LA CONFIDENCE NÉCESSAIRE.

LETTRES ANGLAISES.

Seçonde Partie.

LETTRES

DE LORD

AUSTIN DE N**,

A LORD

HUMFREY DE DORSET

SON AMI.

Quæ feciſſe juvat, facta referre pudet. *Héroïdes d'Ovide.*

À CAMBRIDGE.

M. DCC. LXIX.

LETTRES
DE LORD
*AUSTIN DE N***,
A LORD
HUMFREY DE DORSET.

X.me LETTRE.

Norfolk, le mercredi 3 avril 17..... *N. S.*

JE lis tes lettres à ma mère, en préſence d'une jeune perſonne très-aimable, que nous avons ici..... oui,

*d'une perſonne que j'aime autant que lady de N**, & qui prend un intérêt extrême à mon meilleur, à mon unique ami. Cette préſomptueuſe fille ſe flate de remplacer Alice dans ton cœur, de l'en effacer.....* Non, j'en jure notre ſincère amitié, Humfrey; & la perſonne, dont tu me parles, fût-elle, s'il était poſſible, auſſi belle que mon Alice, elle ne ſera jamais aimée comme elle. Ah! mon ami! eſt-il poſſible que nos cœurs reſſentent deux fois cette douce prédilection, cet inſurmontable penchant qui les entraîne vers le premier objet qui ſut nous plaire, lorſque cet objet chéri, à la beauté la plus rare, à la plus vive tendreſſe, joignait toutes les vertus!

Non. Et ſi les ordres de mes parens (car je ſais qu'ils ont des vues pour moi) ſi les conſeils de l'amitié pouvaient m'engager à donner ma main, je ne tromperais pas l'aimable perſonne qu'on unirait à mon ſort: je lui dirais..... *Ce que vous diſiez à la belle Alice*.... Et ma ſœur auſſi, mon cher, dit comme vous! C'eſt elle, tu le vois, qui viens de m'arracher la plume, pour écrire cette ligne. Hêlas! je me figurais qu'elle & toi vous connaiſſiez mieux l'amour..... Je reprends mon hiſtoire, car je ſens que je vous querellerais tous deux.

SUITE.

JE ſuivis Theobald ſans lui répondre, ſans même le ſaluer. Il

» fut ſurpris, mais ſans s'arrêter à
» me faire d'inutiles demandes, il
» ſe hâta de m'introduire dans un
» apartement que l'on tenait ordi-
» nairement fermé. En entrant;
» j'aperçus, aſſis l'un auprès de
» l'autre, deux mortels.... Mon
» cœur s'émut, au regard que l'un
» d'eux laiſſa tomber ſur moi: je
» trouvais à l'autre des traits con-
» nus que je cherchais à démêler,
» & qui m'intéreſſaient. Tous deux
» m'ordonnent de m'avancer. Le
» premier m'embraſſe; je crus en-
» trevoir que ſes yeux étaient hu-
» mides : l'autre me prit la main.
» L'entretien commença par diver-
» ſes queſtions qu'ils me firent pour
» connaître juſqu'à quel point la

» nature preſque ſeule m'avait éclai-
» ré. A chacune de mes réponſes, ils
» ſe regardaient d'un air ſatisfait.
» Enſuite ils me ſondèrent ſur mes
» goûts. Je n'en avais qu'un ſeul;
» c'était l'amour: ils s'en aperçu-
» rent bientôt: celui qui me tenait
» la main parla quelque tems bas
» en ſouriant à ſon ami. Et tout
» auſſitôt m'adreſſant la parole:
» —Aimez-vous quelqu'une des
» jeunes filles de ce canton, mon
» cher Auſtin, me dit-il—? Je
» baiſſai les yeux ſans oſer répon-
» dre. —Vous êtes timide, conti-
» nua-t-il, ou vous n'êtes pas dé-
» cidé. Mais quelle eſt celle qui
» vous plaîrait davantage? Parlez;
» nous ſeuls pouvons faire votre

» bonheur—. Tandis qu'il m'inté-
» rogeait, je recueillais en moi-
» même tout mon courage. Je tom-
» bai aux genoux de celui qui gar-
» dait le ſilence; je ne ſavais pas
» pourquoi je le préférais à l'autre;
» mais il ſemblait me regarder d'un
» air plus attendri. —C'eſt à vous
» que je vais ouvrir mon cœur,
» m'écriai-je; & vous allez être
» étonné qu'à mon âge, on ſoit
» déja ſi malheureux..... J'aime,
» ſi ce terme ſuffit; j'aime, un mil-
» lion de fois plus que ma vie, la
» belle Alice, fille de Theobald
» Worth l'ami de mon père.....
» —En êtes-vous aimé, intérompit
» vivement celui qui m'avait parlé?
» —Hêlas! oui, repris-je. (Je ne

» ſais de quel ton je prononçai ces
» mots ; les lords ſourirent). Mais »
» & jugez de mon deſeſpoir ! je ne
» puis être à elle. Beſs Folly... (A
» ce nom, l'excès de ma douleur
» m'ôta l'uſage de la voix) —Eh-
» bien ! Beſs Folly ? me dit celui
» qui m'avait toujours intérogé.
» —C'eſt une fille aimable, que
» je connais dès mon enfance.
» —Mais, n'eſt-ce pas Alice que
» vous aimez ? —Oui ; mais Beſs...
» —Que voulez-vous donc nous
» dire ? —Elle eſt groſſe. —De
» vous ? —Hêlas ! oui. —*Hêlas !*
» *oui !* Vous êtes un amant bien
» fidèle ! ſous votre mine dou-
» cette, je crois découvrir un pe-
» tit ſcélérat. — Ne me condam-

» nez pas. —Non ! il faut vous
» aprouver. Il aime une jeune per-
» ſonne, & cela n'empêche pas
» qu'avec une autre.... L'action
» eſt parbleu ! régulière, & des plus
» à la mode !... En vérité, mon
» ami (dit-il à celui qui l'accom-
» pagnait) il ſemble que le titre
» de *marquis* (*), ſi *petit-maître* chez
» nos voiſins, ait une influence....
» Ecoutons juſques au bout. —Hé-
» las ! continuai-je, ſi vous ſaviez
» combien je ſuis malheureux,
» vous me plaindriez. Beſs, je viens
» de vous le dire, eſt toute aima-
» ble : libres enſemble dès l'enfan-

(*) Le fils aîné des ducs, en Angleterre, eſt toujours marquis d'une terre relevant du duché de ſon père.

» ce, nous avions les mêmes jeux:
» nous nous cherchions; nous n'a-
» vions de plaiſir que lorſque nous
» étions l'un auprès de l'autre.
» Le père d'Alice vint être con-
» cierge de ce château; mon père
» & lui avaient été cavaliers dans
» le régiment d'*Oxford - Bluex*;
» ils ſont amis; ils ſe virent ſou-
» vent, & l'aimable Alice accom-
» pagna un jour ſon père chez nous.
» Ce fut elle qui me fit connaître
» l'amour. La voir & l'aimer ne
» fut qu'un: l'eſtimer, & l'aimer
» d'avantage, fut l'effet néceſ-
» ſaire de la connaiſſance que
» nous liâmes enſuite. Par habi-
» tude, je voyais toujours la
» jeune Folly: je répondais à ſes

» innocentes careſſes : un corrup-
» teur perfide... il m'a donné l'idée
» d'un plaiſir que je ne connaiſſais
» pas ; ſes leçons ont détruit mon
» innocence & mon bonheur. En
» voyant Alice, je ſentais bien que
» je ne pouvais être heureux ſans
» elle : mais lorſque j'étais auprès
» de Beſs, j'éprouvais des deſirs :
» les mauvais conſeils me repaſ-
» ſaient dans la mémoire ; la jeune
» fille ne pouvait me rien refuſer :
» enfin un jour... (je pleurai, &
» n'achevai pas). Il ſembla que
» ma faute m'avait tout-d'un-coup
» éclairé : je fus au deſeſpoir après
» après avoir quitté Beſs. Je revis
» mon Alice : tous mes maux ceſ-
» sèrent : j'oubliais déja mon cri-

» me : mais, aujourd'hui... qu'ai-
» je vu !... J'arrivais chez nous ;
» je venais d'embraſſer celle que
» mon cœur préfère : je lui jurais
» de l'aimer toujours, & de n'ai-
» mer qu'elle.... O ciel ! qui l'eût
» penſé ! Beſs... celle que j'ai...
» qui porte dans ſon ſein un gage
» de ſa tendreſſe pour un ingrat,
» Beſs nous entendait. Je lui plon-
» geais le poignard dans le cœur :
» ſa conſtance l'abandonne ; elle
» tombe mourante dans les bras
» de ſa mère..... c'eſt dans cet
» état qu'elle vient d'être offerte à
» ma vue. O vous ! qui daignez vous
» intéreſſer à moi, hommes reſ-
» pectables que je ne connais pas,
» je vous ouvre mon cœur : la

» loi de la nature & la raiſon veu-
» lent que j'épouſe Beſs, quoique
» j'adore la belle Worth : je ne
» me refuſerai point à mon de-
» voir : je mourrai, je le ſens, en
» perdant ma chère Alice : mais
» je crains moins la mort que le
» crime. Vous, qui m'inſpirez la
» vénération la plus profonde,
» je vous en conjure, réuniſſez ſur
» la ſenſible Alice tous vos ſoins,
» toutes les bontés que vous vou-
» liez avoir pour moi. Hélas ! elle
» me regrettera, j'en ſuis ſûr : dé-
» robez-la à elle-même. Dans l'état
» affreux où je ſuis, je me vois
» également incapable de renon-
» cer à elle & de la préférer : mais
» je ne réfléchis pas ; je m'immole
» à

» à mon devoir, en détournant les
» yeux. Abandonnez-moi ; je ſuis
» perdu, & tout ce que vous
» pourriez faire ne me ſauvera
» pas—. Je me tus en ſoupirant.
» Les deux ſages inconnus paru-
» rent touchés de ma droiture &
» de ma candeur. Celui que mon
» cœur préférait m'embraſſa, en
» me relevant. Je me retirai. Tan-
» dis qu'ils entretenaient Theo-
» bald, j'allai dans le parc : je de-
» ſirais de revoir l'autel où Nanny
» voulait nous unir, pour l'arroſer
» de mes larmes.

» J'avançais à pas précipités
» j'aperçois de loin l'infâme nain,
» auprès du banc de gazon de
» venu ſacré pour moi. Mon cœur

» s'indigna. Je jurai de le chaſſer
» promptement de cette place que
» ſa préſence ſouillait. J'aproche.
» Frank, profondément occupé d'une
» cérémonie magique, ne me vo-
» yait pas. Il était tourné du côté
» du ſoleil, qu'il paraiſſait fixer:
» ſa poitrine était découverte; le
» livre dont j'ai déja parlé, repo-
» ſait ſur l'autel. Je le prends, &
» lis à la page où il était ouvert,
» ces paroles:

» *Deux génies, ſujets de la*
» *fée* Clôturocunnimany, *grande*
» *ennemie de* Nigriperforimoth,
» *enlevèrent la belle* Pucello-
» many, *afin de punir* ô-Ri-
» baud *de ſes infidélités*, &

» *d'avoir ſuivi les conſeils du*
» *perfide* Sacripandidondanuk.
» *Car il faut ſavoir qu'*ô-Ribaud
» *ayant vu* Mijoridindinamy,
» *il ne put ſe ſouſtraire aux*
» *effets ordinaires de ſa beauté :*
» *& la jeune fille qui le trouva*
» *bien plus de ſon goût que le*
» *nain* Duculidébundy, *lui per-*
» *mit le jeu d'amour. Encore*
» *s'il s'en fût tenu-là ! mais*
» Clôturocunnimany *ayant elle-*
» *même prit la figure d'une fem-*
» *me, dans quî l'on découvrait*
» *les débris d'une ſéduiſante*
» *beauté, elle ſe logea dans une*
» *hôtellerie où le prince* ô-Ri-

» baud *devait s'arrêter : elle le*
» *fit prier d'amour. Tant que le*
» *jeune prince ne l'eut pas vue,*
» *il réſiſta : auſſitôt qu'elle eut*
» *paru, & qu'elle eut employé*
» *l'aſtuce de ſon ſexe, il ſuc-*
» *comba. La fée profita toujours*
» *à bon compte de ſon égarement:*
» *mais dès qu'elle eut rapelé ſes*
» *eſprits, elle ſe montra ce qu'*
» *elle était, & fit bien peur à*
» *l'infidèle.*

» O-Ribaud *crut ſon amante*
» *perdue ; & ſe mit à chevau-*
» *cher par monts & par vaux*
» *pour la retrouver, juſqu'à ce*
» *qu'il parvînt à la caverne de*

» *ſaint* Patrick, *fort éloignée de*
» Carroo-bello-manoiry *ſa ca-*
» *pitale. Ce fut-là qu'il rencon-*
» *tra le traître* Sacripandidon-
» danuk, *que la fée, en paſſant,*
» *avait attaché ſur la pointe*
» *d'une roche eſcarpée. Il était*
» *expoſé au midi, & tout ſon*
» *corps froté de miel; les mou-*
» *ches, les frelons, les guêpes,*
» *les taons, les couſins feſaient*
» *autour de lui un ſi furieux*
» *bourdonnement, qu'on ne pou-*
» *vait entendre les cris que*
» *pouſſait ce malheureux. Or*
» *telle était la loi de la fée, que*
» Sacripandidondanuk *ne pour-*

» *rait être ôté de-là que par* » *celui qu'il avait égaré, & qu'-* » *alors il ſerait quitte de tout* » *autre châtiment.* O-Ribaud » *était bonhomme à l'excès, &* » *quoique ce méchant miniſtre* » *eût mis l'état, le prince & ſa* » *maitreſſe à deux doigts de leur* » *perte ; ſi pourtant en eut-il* » *pitié ; il délivra le coupable, qui* » *ſur le champ fit un charme pour* » *découvrir au prince le ſort de* » Pucellomany.....

» Voilà, mon ami, à quoi Frank » s'occupait : il feſait *un charme*, » pour connaître ce que nous de- » viendrions tous, & peut-être lui-

» même. Il m'aperçut, dans le mo-
» ment où, par des grimaces épou-
» vantables, il imitait ſans doute
» ſon modèle. Ma préſence fit ceſ-
» ſer ſon enthouſiaſme, & déran-
» gea tout. Je l'envoyai faire au
» loin ſes conjurations, & pour
» moi, dès que je fus ſeul, je goû-
» tai le triſte plaiſir de répandre des
» larmes. Je regardais cette place, où
» mon cœur, innocent encore, jura
» de n'aimer qu'Alice, où je reçus
» ſes ſermens : Humfrey ! quels re-
» mords ils excitèrent !.... Theo-
» bald & ſes deux hôtes vinrent
» eux-mêmes me chercher, & nous
» prîmes tous enſemble le chemin
» de Barkway.

» Les lords reſtèrent peu avec le

» miniſtre, après l'avoir entretenu. » Je vis avec douleur le départ de » celui qui m'intéreſſait le plus. Je » le ſuivais des yeux; il me remar- » qua, & je m'aperçus que je lui » feſais plaiſir. Il vint à moi. —Ne » vous affligez point trop, mon » fils, me dit-il à demi-bas; je vais » travailler à votre bonheur: ſi je » ſuis peu ſatisfait de votre con- » duite, je le ſuis beaucoup de » vos ſentimens. Adieu—.

» Tandis qu'il me parlait, l'autre » intérogeait Frank. Ce miſérable, » comme tu l'as vu, était une ſorte » d'enthouſiaſte libertin, qui ne ſui- » vait d'autre règle de conduite, » que les chimériques lectures dont » il ſe nourriſſait. Par des interpré-

» tations

» tations forcées, des raports ſenſi-
» bles pour lui ſeul, il voyait tou-
» jours l'accompliſſement de ſes pro-
» phéties, & l'effet de ſes cérémo-
» nies ridicules. Il était aparem-
» ment écrit dans le livre *des deſti-*
» *nées*, qu'il devait me trahir en-
» core, en ſe vengeant de Mawd.
» Il avait à cœur les injures de
» cette fille : il ne laiſſa pas écha-
» per une ſi belle occaſion de l'en
» punir. Il deshonora la gouver-
» nante, qui le méritait, en l'accu-
» ſant de corrompre mes mœurs.
» Il fit un détail exact de tout ce
» qu'il ſavait. Le nain couronna
» un procédé ſi noir, par l'idée
» qu'il donna d'un châtiment pro-
» portionné au crime de Mawd;

» & ce ſuplice était de la con-
» traindre à l'épouſer. Les deux
» lords juſtement irrités contre
» cette malheureuſe, écoutèrent
» Frank, qu'ils ne connaiſſaient
» pas encore : ils firent part au
» docteur Sampſon de ce qu'ils ve-
» naient d'aprendre, & de leur
» réſolution. Le pieux miniſtre fut
» effrayé du péril auquel j'avais été
» expoſé : il aprouva tout ; & ſur le
» champ la gouvernante & le nain
» furent unis d'une chaîne indiſſo-
» luble. J'admirais en moi-même
» l'ordre de la ſuprême juſtice, qui
» puniſſait l'un par l'autre deux
» miſérables, qu'il aurait été ſi
» avantageux pour moi de n'avoir
» pas connus. Mawd fut rempla-

» cée par une perſonne plus hon-
» nête. Frank emmena ſa chaſte
» épouſe à Newmarket. Il gémit
» bientôt du fardeau qu'il s'était
» impoſé, & regretta mille fois ce
» célibat odieux, dans lequel il
» avait craint de languir toujours.
» ..... Mais je laiſſe ces coupa-
» bles, & retourne aux deux lords.

» Le diſcours de Frank convain-
» quit trop de mon goût pour le
» plaiſir, ceux que je venais de tou-
» cher par mes larmes. Ils revinrent à
» moi; j'avouai tout, & ſi je ne me
» juſtifiai pas entièrement, au moins
» ils ne me regardèrent que com-
» me un étourdi, entraîné par ſon
» tempérament, & ſecondé par
» l'occaſion. Mais cette opinion

» était desavantageuse : ils me le
» firent sentir. Celui que j'aimais
» le mieux ne me consolait plus ;
» en partant il me rendit à toute
» ma douleur.

ADIEU, mon cher Humfrey ; présente mes respects à mylady Dorset. Je ne croyais pas être connu de ta mère : c'est une obligation de plus envers toi... Mais cette jeune personne..... ne lui montre pas mes lettres. Je n'eus jamais le cœur si tendre, & si peu disposé à un nouvel engagement. Alice (je l'éprouve chaque jour, Humfrey) a des droits éternels sur mon âme.

XI.me LETTRE.

Norfolk, le dimanche 7.

AMI! que viens-je de lire? & comment ce billet, dont je te parlais, il y a quelques jours, ſe trouve-t-il entre tes mains? ..... Ah! dis-le moi! as-tu d'autres choſes encore qui aient apartenu à mon Alice? Hâte-toi de me les envoyer : je te les demande au nom de notre amitié. Hêlas! depuis que le ſort cruel m'a privé de cette adorable amante, c'eſt une conſolation pour moi, de toucher, de baiſer, en les trempant de mes

larmes, ces reſtes précieux qui furent à elle..... Dis-moi : d'où vient inſiſtes-tu ſi fortement ſur la condition de renvoyer une copie de cette lettre écrite de ma main ? La raiſon que tu m'en donnes, que miſs *Adelaïs* veut la conſerver, ne me ſemble pas la véritable... Mais! ... & c'eſt donc miſs Adelaïs qui te l'a remiſe cette lettre, que j'écrivis, il y a près de trois ans, à mon Alice ? Inſtruis-moi, mon ami : quelle eſt cette miſs Adelaïs ? Eſt-elle ta parente ? Je conçois bien que c'eſt la jeune perſonne dont tu m'as déja parlé une ou deux fois ; mais je ne la connais pas davantage pour cela. Qu'a-t-elle beſoin de la copie d'une lettre qui fut

écrite pour une autre?.... Néanmoins, il faut te ſatisfaire; il ſuffit que tu le deſires, la voilà.

BILLET
D'AUSTIN WILKES,
à ALICE WORTH,
rendu par Frank.

Ce matin, je ſuis parti ſans te voir, mon aimable épouſe: on m'a cruellement ſéparé de la moitié de moi-même. Où ſuis-je, ô divinité de mon cœur? hélas! dans un ſéjour que tout le monde trouve charmant, mais où l'ennui me pourſuit & m'accable... N'avoir pas voulu que je te diſſe adieu! Je brûlais d'envie de t'embraſſer: il a fallu partir.... O Theobald! vous êtes un bon, un vertueux père: mais peut-être ne connaiſſez-vous

pas l'amour ; vous m'avez déchiré l'âme ſans y compatir.... Mon Alice, ſi nous habitions les mêmes lieux ; qu'à chaque inſtant je puſſe jouir de ta chère vue, quelle félicité ! Loin de toi, j'éprouve un mal-aiſe, qu'un ſeul de tes regards diſſiperait bientôt. Alice, je te le jure, toujours je ſerai malheureux partout où tu ne ſeras pas.... Non, jamais ton mari ne fut ſi triſte..... Mais, qu'ai-je donc ? Ce matin, j'ai quitté les lieux où reſpire l'autre moitié de moi-même, & je demande ce que j'ai ! ... Quel ſuplice ! s'aimer & ſe quitter ! ... Nous étions faits pour vivre toujours enſemble, pour ne pas nous éloigner un moment l'un de l'autre... Je pleure, mon Alice, je pleure : ton abſence fait tous mes maux. Ah ! que

tu m'es chère ! Oui, divine Alice, crois-en ton amant, tu me l'es plus qu'hier encore ; ton adorable image eſt toujours devant mes yeux ; il me ſemble quelquefois ſentir tes lèvres brûlantes ſe coller encore ſur ma bouche : je crois entendre ta voix touchante, qui me répète : Cher époux ! je t'aime !... *Tu n'aimeras pas un ingrat ; non, non, belle Alice, non ; jamais, jamais ton tendre amant..... Hélas ! le charme ceſſe : cette aimable erreur paſſe bien vîte ! je regarde autour de moi ; des horeurs & des monſtres m'environnent.... je ne ſuis plus au château d'Hozmagog-Hills, c'eſt à Barkway que je ſuis : je m'en aperçois, & mes larmes coulent. Un jour, ma chère femme, nous ſerons unis pour toujours ; nous*

ne nous quitterons plus ; tous mes momens ſeront conſacrés à te prouver l'amour le plus vif & le plus conſtant.... Oh ! qu'ils tardent longtems ces jours de ma félicité ! Chère Alice ! ainſi que moi, t'efforces-tu de les hâter par tes deſirs ? Oui, j'en ſuis ſûr, ton cœur les apelle, ces momens fortunés ; le cœur de ma tendre épouſe invoque l'hymen & l'amour.... Cette agréable idée diſſipe le nuage dont mon âme était environnée : la douce eſpérance ſe gliſſe au fond de mon cœur. Adieu, ma chère femme ; je t'adore, je te le jure..... Chère Alice ! ... mon trouble renaît, & je ferme ma lettre ...en pleurant !

AUSTIN WILKES.

Je te le répète, mon ami : que veut-on faire de cet écrit ſans ordre

& ſans ſuite, qu'ont dicté l'amour le plus tendre & les remords? Ah! cher Humfrey! moins que jamais je vois de l'aparence à l'état que vous me promettez tous : l'hiver fuit, la nature ſe ranime ; mon cœur ſeul eſt flétri.....

Je vais terminer aujourd'hui ces récits qu'un autre que mon ami n'aurait jamais obtenus. Je ne retracerai qu'en gros, mille choſes dont je te crois inſtruit.

SUITE.

» Je paſſai dans l'abatement les » jours qui ſuivirent le départ des » deux lords: le docteur Sampſon en- » treprit vainement de me conſoler. » Ce pieux eccléſiaſtique s'aperce- » vant que ſes ſoins étaient inutiles,

» s'affligeait avec moi. Je voyais dans
» toutes ſes actions, qu'il me por-
» tait dans ſon cœur.

» Je deſirais & je redoutais éga-
» lement le jour où je devais re-
» tourner à Newmarket. Le di-
» manche matin, je vis arriver
» Frank, le digne & nouvel époux
» de la pudique Mawd : il était
» chargé d'une lettre de Bennet
» Wilkes, par laquelle il priait le
» miniſtre de me faire partir ſur le
» champ. Cet honnête-homme, qui
» ſavait que je ne devais plus re-
» venir chez lui, m'embraſſa les
» larmes aux yeux, & me ſouhaita
» mille bénédictions ; mais il ne
» m'aprit rien de ce que Wilkes
» lui mandait. Nous montâmes à

» cheval. Frank ſe tint éloigné de
» moi juſqu'au château d'Hogma-
» gog-Hills. Lorſque nous en apro-
» châmes, le cœur me battit avec
» violence. Je me repréſentais
» Alice, que j'adorais, Alice à la-
» quelle je devais renoncer. Une
» ſombre douleur m'abſorba. Hêlas!
» un inſtinct aveugle ſemblait m'an-
» noncer le plus grand des mal-
» heurs. J'arrive. Theobald Worth
» vint au-devant de moi juſqu'au
» milieu de la cour. Je courus à
» lui. Il eſſaya de me dérober les
» traces de ſes larmes. En l'embraſ-
» ſant, mon cœur ne treſſaillit
» point; au contraire, il ſe ſerra.
» Je voulus prononcer le nom d'A
» lice; ma langue ſe glaça. Cepen-

» dant mes yeux cherchaient ce
» cher objet de ma tendreſſe ; ils
» demandaient Alice à ſon père. Il
» me conduiſit dans ſa demeure ſans
» me parler. Son ſilence m'effrayait.
» En entrant, j'aperçus ma ſœur
» Nanny : elle s'élance dans mes
» bras, & me tint longtems em-
» braſſé : les ſanglots l'étouffaient.
» Ses pleurs rendirent mon inquié-
» tude plus cruelle : je lui dis tout
» bas : —Ma ſœur, d'où vient que
» je ne vois pas Alice ? —Ah ! mon
» frère !... —Comment ? —Nous
» ne la verrons plus ! —Ciel ! que
» me dites-vous ? —Alice... il fau-
» dra toujours vous l'aprendre...
» elle n'a pu ſoutenir l'idée qu'une
» autre vous nommerait ſon époux,

» —Ah dieu! m'écriai-je, Alice eſt
» morte!... & c'eſt moi, c'eſt mon
» parjure qui la prive de la vie!..
» Je tombe ſans mouvement aux
» pieds de ma ſœur, en pouſſant
» un ſoupir, qu'on crut être le
» dernier. . . . .

» Ami, ſi j'ignorais encore ces
» parens adorés que mes jours in-
» téreſſent, je regretterais de ce
» qu'on ne me laiſſa pas mourir.
» Je revis la lumière, pour tom-
» ber dans un état ſi douloureux,
» que je ne puis me rapeler ſans
» effroi l'affreux déchirement que
» j'éprouvai. Il me fut impoſſi-
» ble de pourſuivre ma route: une
» fièvre brûlante me ſaiſit; je deſ-
» cendis aux portes du tombeau.

» Les tendres ſoins de ma ſœur, de
» Worth, de Wilkes & de leurs
» épouſes m'en rapelèrent. Mais
» à meſure que mes forces croiſ-
» ſaient, je ſouffris davantage. Je
» vis alors ce qu'étaient ces lieux,
» que je croyais un paradis terre-
» ſtre, lorſqu'Alice les embelliſ-
» ſait: hêlas! ſans elle, ce n'était
» qu'une ſolitude affreuſe.

» Dès que je pus ſuporter le vo-
» yage, on ſe hâta de me faire
» quitter le château d'Hogmagog-
» Hills, où tout renouvelait ma
» douleur. En aprochant de New-
» market, l'image de Beſs s'offrit
» à mon ſouvenir; je me rapelai ce
» que je devais à cette jeune fille,
» & cette idée m'affligeait. Je n'a-

» vais

» vais pas encore ſenti l'invincible
» répugnance que j'éprouvai dans
» ce moment à lui donner la main.
» —Inſenſé, me dis-je à moi-même
» c'était lorſque ta chère Alice vi-
» vait, qu'il fallait n'aimer qu'elle...
» Par quelle fatalité ſuis-je donc
» toujours coupable; autrefois par
» l'inconſtance, aujourd'hui par la
» fidélité? Malheureux Auſtin!...
» & je pleurais. Tandis que ces
» penſées tourmentaient mon âme
» abbatue, j'arrivai chez mon père.
» Lorſque Nanny fut ſeule avec
» moi, je lui découvris ce qui ſe
» paſſait dans mon cœur. Elle preſſa
» ma main dans les ſiennes, & me
» regarda quelque tems ſans répon-
» dre. —Ne crains plus ce maria-

» ge, mon frère, me dit-elle; mon
» père t'en a délivré. —Et com-
» ment, repris-je vivement! qu'a-
» t-il fait? —Ecoute, continua
» ma ſœur; je vais t'aprendre des
» choſes qui te ſurprendront.

» Lorſque les deux lords qui t'ac-
» compagnèrent juſqu'à Barkway,
» furent de retour au château, ils
» découvrirent ſans ménagement
» tes diſpoſitions à ton amante.
» Elle s'évanouit dans leurs bras.
» Ils ſe repentirent de leur impru-
» dence, & firent tout pour la ré-
» parer. Mon père même, aupara-
» vant contraire à votre amour,
» changea tout-à-coup: & je le vis
» faire des excuſes à la fille de
» Theobald d'avoir traverſé votre

» tendre attachement. Il ne voulut
» rien négliger, pour ôter tout ſu-
» jet de crainte à cette aimable
» fille. Ce fut alors qu'il prit une
» réſolution, que ſa tendreſſe pour
» toi & le deſir de ſauver Alice
» peuvent ſeuls excuſer..... —Tu
» parais craindre d'achever! qu'a-
» t-il donc fait, chère Nanny?
» —Mon frère!... j'en fus révol-
» tée : je crus que George le ſerait
» bien davantage, &, que ma mère
» jetterait les hauts cris, lorſqu'elle
» verrait ſon époux ordonner au
» plus jeune de leurs fils, d'épou-
» ſer celle..... —D'épouſer Beſs,
» intérompis-je avec un cri de ſur-
» priſe! quelle horreur, ô ciel! &
» quel renverſement de toutes les

» loix ! George ! notre frère ! c'eſt
» outrager la nature !... Eh ! pour-
» quoi donc, grand dieu ! moi, qui
» ſuis le coupable, & leur fils com-
» me George.... Non; je ne puis
» revenir de mon étonnement; ou
» plutôt de l'indignation que m'inſ-
» pire... Mais cependant... Eh !
» que vais-je penſer ?.... Il le faut
» bien, ma ſœur; il y a quelque
» myſtère, qui détermine leur con-
» duite, que nous ne concevons
» pas.... —Ce qui va te ſurprendre
» encore plus, continua ma ſœur,
» c'eſt que George, inſtruit par mon
» père, qui l'entretint longtems en
particulier, conſentit à tout : que
» Beſs même & ſa mère (que cette
» étrange propoſition ſurprit égale-

» ment) n'oſèrent réſiſter. Le mê-
» me jour, notre père m'ordonna
» d'aller annoncer cette nouvel-
» le à mon amie. Le cœur d'A-
» lice fut encore ſenſible à la
» joie..... Mais, hêlas !.... -Eh
» bien ! ma ſœur ! —Les lords en-
» trèrent dans ſa chambre : l'état dan-
» gereux d'Alice le pénétrait de
» douleur. Je ne puis me rape-
» ler ſans attendriſſement, tout
» ce qu'ils lui diſaient de flateur.
» Elle parut conſolée : elle m'em-
» braſſa tendrement ; me promit
» de n'être plus triſte.... Je croyais
» reſter auprès d'elle... On voulut
» que je retournaſſe à Newmarket.
» Cependant les deux lords me
» parlèrent avec tant de bonté, que

» j'en fus touchée ; ils me donnè-
» tent des louanges délicates, &
» nous recommandèrent à toutes
» deux de nous aimer toujours.....
» Hêlas ! mon frère ! qui n'eût penſé
» que mon amie était hors de dan-
» ger ? Mais le remède était apa-
» remment venu trop tard. —Ah !
» chère Nanny ! tu feſais briller un
» rayon d'eſpérance au fond de
» mon cœur ! Je ſuis plus malheu-
» reux que jamais..... Ainſi mon
» frère s'eſt inutilement ſacrifié !
» O ciel ! que je ſuis indigne de
» vivre ! Eh ! que ne m'a-t-on laiſſé
» tomber dans le néant ! il eût cou-
» vert ma honte.. Je ſuis coupa-
» ble de la mort d'une fille que je
» ne méritais pas, & peut-être du

» malheur de mon frère. —Non,
» reprit ma ſœur : tout aux yeux du
» public eſt couvert de l'ombre du
» myſtère : George eſt content ; car
» il adorait Beſs : tous les jours il
» m'aſſure qu'il veut la rendre heu-
» reuſe par tout ce qui dépendra
» de lui.... —Et cette ſécurité de
» l'innocence, ni Beſs, ni George...
» (*).... Ma ſœur !... Alice....
» —Deux jours après lui avoir an-
» noncé le mariage de George avec
» Folly, j'allais à l'ordinaire pour

(*) " Pourvu que l'on poſſède le cœur
„ d'une femme, qu'importe que l'on ſoit le
„ premier ou le dixième ? L'injuſte prétention
„ d'une préférence excluſive, eſt née d'un
„ amour-propre déraiſonnable & deſpote : c'eſt
„ un des vices introduits par l'état de ſociabi-
„ lité, tout-à-fait opoſé au vœu de la nature.

» l'entretenir & la diſſiper... Je
» trouvai Theobald & ſon épouſe
» fondans en larmes... Ils me di-
» rent que je ne la verrais plus....
» Nanny pleura. Et moi, j'éprou-
» vai tout ce que l'on peut ima-
» giner de plus cruel. J'étais dé-
» goûté de la vie: La mort, me
» diſais-je, eſt l'azile des malheu-
» reux; & je l'apelais. Les careſſes
» de ma ſœur, les ſoins de mes
» parens ne me touchaient plus.
» Dans cette extrémité, on avertit
» le reſpectable mortel qui prit tant
» de pouvoir ſur mon cœur à
» Hogmagog-Hills. Un jour que
» j'étais fort mal, il parut dans
» ma chambre. D'abord il ne put
» déguiſer ſes inquiétudes; elles

me

» me prouvèrent combien il m'ai-
» mait. Mais s'étant aperçu que ſes
» craintes obligeantes & ſes allar-
» mes ne ſervaient qu'à m'atten-
» drir, ſans me conſoler, il fit un
» effort ſur lui-même, & me re-
» procha ce qu'il nommait ma
» puſillanimité. Il était près de
» moi depuis quelques momens,
» lorſque je vis entrer une dame
» aimable : je compris qu'elle
» était l'épouſe du lord. Je me
» rapelle encore en treſſaillant,
» le plaiſir que me donna ſa pré-
» ſence. Avec quel empreſſement
» elle vint à moi ! Tout, en un
» inſtant, changea de face : elle
» animait tout, elle prévoyait
» tout, elle feſait tout ; rien ne

» lui échapait. Et, cher ami,
» quelles careſſes! . . . Pluſieurs
» fois ſa bouche s'aprocha tout
» près de la mienne: la douceur
» de ſon haleine ſembla me rani-
» mer: ſes regards étaient d'intel-
» ligence avec mon cœur: il s'é-
» meut, il palpite; mon trouble,
» dont elle ignore la cauſe, redou-
» ble ſes craintes; en me ſecou-
» rant, elle me donne un baiſer. Je
» ne ſais comment je l'oſai, mais je
» le lui rendis. Elle ne rougit pas,
» je le remarquai. . . Si ma ſœur
» & moi nous l'euſſions alors con-
» nue, quelle ſource de plaiſirs
» nouveaux pour nous, inatten-
» dus! . . . Que ſes ſoins précieux,
» l'intérêt qu'elle prenait à mes

» jours me paraiſſaient bien plus
» tendres, que tout ce que j'avais
» remarqué dans Wilkes & dans
» les autres! Un ſentiment de
» confiance, d'épanchement;
» que je n'avais jamais éprou-
» vé qu'avec Alice, lui ouvrit
» mon cœur. Je l'aimai, dès
» le premier moment, autant qu'-
» aujourd'hui, & je voulus vivre,
» parce que je craignais de l'af-
» fliger.

» J'étais ſervi par ma mère;
» (car tu vois bien que c'était la
» marquiſe); Nanny partageait
» avec moi ſa tendreſſe: quelque-
» fois elle nous embraſſait tous
» deux, & laiſſait échaper des
» larmes. Son époux était aſſidu

» comme elle auprès de moi.
» Une maladie du duc de N** leur
» laiſſa la liberté de voler à mon
» ſecours, lorſqu'on les avertit
» que j'étais en danger. Mon ré-
» tabliſſement fut prompt entre
» leurs mains. Avec quelle ſatis-
» faction le marquis & ſa chère
» Sophie parurent alors ſe dé-
» dommager de la contrainte où
» les retenait l'injuſte prévention
» de l'implacable vieillard! Ah!
» cher Humfrey! qu'il eſt doux
» de ne voir dans ceux à quî l'on
» doit le jour, que de tendres
» amis! & pourquoi tous les pa-
» rens n'ont-ils pas cette louable
» ambition, de règner par l'a-
» mour ſur les cœurs de leurs en-

» fans! Il en eſt peu comme les
» nôtres, dont les fils diront, après
» que l'heure fatale ſera arrivée :
» —Je perds aujourd'hui le plus
» précieux des biens ; un cœur
» dans lequel le mien avait coutu-
» me de s'épancher—!

» Lorſque je fus parfaitement
» remis, monſieur le marquis m'a-
» vertit qu'il me conduirait lui-
» même à l'univerſité de Cam-
» bridge. Je ne te dirai pas,
» Humfrey, combien j'étais ſur-
» pris de tant de bontés : je ne
» pouvais les attribuer qu'à ſon
» extrême bienfeſance. A ſa prié-
» re, le bon miniſtre de Barkway
» quitta un genre de vie agréa-
» ble & tranquille, réſigna ſon

» bénéfice à ſon fils aîné, & con-
» ſentit à faire auprès de moi les
» fonctions de gouverneur & d'a-
» mi. Jamais je n'oublierai ſes
» ſoins paternels ; il eſt, après
» monſieur de N**, le mortel que
» je reſpecte le plus. Prêt à m'é-
» loigner de Wilkes, de l'hon-
» nête payſan que je croyais mon
» père, & de ſon épouſe, j'allai
» les embraſſer : mais que leurs
» careſſes me parurent froides,
» en comparaiſon de celles que je
» recevais de mes reſpectables
» bienfaiteurs ! Lorſqu'il fallut
» quitter la marquiſe, je ne pus
» commander à mon attendriſſe-
» ment. Elle me demanda ſi je
» regrettais le ſéjour de New-

» market ? —Madame, lui ré-
» pondis-je, ce que je vais vous
» dire n'eſt peut-être pas bien ;
» car je devrais aimer mon père
» & ma mère plus que tout le
» reſte du monde : cependant, ſi
» je ſuis fâché de m'éloigner
» d'ici, c'eſt que vous & ma ſœur
» allez y reſter—. Cette réponſe
» la fit treſſaillir : elle me laiſſa
» voir tout le plaiſir qu'elle lui
» cauſait. Enfin je partis, accom-
» pagné de monſieur le marquis
» de Workſop & de mon nou-
» veau gouverneur. En m'éloi-
» gnant, j'aperçus la marquiſe &
» Nanny ſur la terraſſe, qui nous
» conduiſaient des yeux auſſi loin
» qu'il leur était poſſible.

» Quelques jours après mon ar-
» rivée à Cambridge, j'eus le bon-
» heur de te connaître, Humfrey.
» Tu ſais comme nos cœurs s'uni-
» rent dès la première vue. Ce
» panchant délicieux s'eſt accru
» par l'habitude. Mille fois tu vis
» couler mes larmes : bien loin
» de deſirer alors le récit que tu
» viens d'exiger, tu me conju-
» rais d'oublier les ſujets de ma
» douleur : & lorſque tu ne réuſ-
» ſiſſais pas, tu me montrais tant
» d'amitié, qu'à mon tour en-
» traîné par un ſentiment ſi cher,
» je le confondais avec l'amour....
» Tu te rapelles comme le goût
» que je pris pour l'étude m'oc-
» cupa tout entier ; & que la

» vue des objets les plus ſédui-
» ſans n'effaça jamais l'empreinte
» de ma triſteſſe. Alice règnait ſur
» mon âme, cher ami : elle y rè-
» gnera toujours.

» Il y a quelques mois que mon
» ayeul mourut. Mes parens vo-
» lèrent à Cambridge. La nou-
» velle ducheſſe de N**, en en-
» trant dans ma chambre, ſe pré-
» cipita dans mes bras, & me
» donna mille baiſers, avant de
» prononcer un mot. Je répon-
» dais timidement à ſes careſſes.
» —Mon fils ! mon cher fils ! s'é-
» cria-t-elle, que ce moment eſt
» doux pour ta mère ! —Vous !
» ma mère—!... & je tombe à
» ſes genoux. —O ciel ! m'écriais-

» je, elle eſt ma mère! je l'ado-
» rais avant qu'elle ſe fût nom-
» mée! —Mon fils!... oui... je
» ſuis ta mère... la mère la plus
» tendre... que tu m'es cher—!...
» En ce moment, le duc paraît,
» mon ami. Je ne l'apercevais pas:
» ma mère lui tend la main:
» —Venez, lui dit-elle, ô mon
» cher époux, partager ma féli-
» cité: venez; que mes bras réu-
» niſſent deux mortels que j'ado-
» re—.... Cher Humfrey, quel
» heureux inſtant! Les embraſſe-
» mens des vertueux auteurs de
» mes jours me donnèrent une
» nouvelle vie. —Mon fils! di-
» ſait le duc, en confondant ſes
» careſſes avec celles de ma mère,

» que j'ai ſouvent deſiré ce doux
» moment de notre réunion ! De
» quels plaiſirs s'eſt privé un père
» trop inflexible–! . . . Ma tendre
» mère l'interompit, & nous preſ-
» ſant tous deux contre ſon ſein,
» elle nous baignait des larmes
» délicieuſes que l'allégreſſe lui
» feſait répandre.

» Je connaiſſais mes parens ;
» les ſentimens qu'ils m'avaient
» inſpirés ne m'étonnaient plus.
» Ami ! comment te peindre tout
» ce que j'éprouvais ! . . . Les af-
» fections de notre âme ne ſau-
» raient ſe décrire : nous les reſ-
» ſentons vivement, & ne pou-
» vons que faiblement les expri-
» mer. Alice eût rendu mon bon-

» heur complet. Elle n'était plus :
» mais ſa touchante image, gra-
» vée dans mon cœur, en eſt en-
» core la divinité. Cependant, tu
» le vois ; mon cher, tout ce que
» ma mère a fait pour moi, les
» bontés de monſieur le duc, me
» font un devoir de leur immo-
» ler mes répugnances & mon
» dégoût pour un engagement ;
» je dois prendre en tout leur vo-
» lonté pour la règle de ma con-
» duite.

» On ne me parla pas de ma
» ſœur à Cambridge : je reſtai dans
» l'incertitude ſur ſa deſtinée : nous
» partîmes pour Londres, ſans
» que j'euſſe oſé m'en informer,
» dans la crainte qu'elle ne fût pas

» auſſi heureuſe que je le deſirais.
» Quelle fut ma ſurpriſe & ma
» joie, de trouver à Londres lady
» Nanny ! & d'aprendre qu'elle
» était réellement ma ſœur ! Non,
» cher Humfrey, je n'entrepren-
» drai pas de te rendre combien
» je fus ſenſible à cette nouvelle
» faveur du ciel. —Ah ! chère
» amie, lui dis-je en l'embraſ-
» ſant, j'aurais toute ma vie re-
» gretté de n'être plus ton frère—.
» Tu ſais comme elle eſt tendre,
» cette aimable ſœur : ſes regards,
» ſes mouvemens, ſes diſcours,
» tout exprimait le plaiſir qu'elle
» reſſentait de me revoir. Ce fut
» alors que mon aimable mère
» nous raconta ſon hiſtoire &

» celle de notre naiſſance. Elle
» ajoûta que la mort du vieux
» duc de N** notre ayeul, avait
» enfin permis à mon père de pu-
» blier ſon mariage, & de recon-
» naître ſes enfans.

» La première réflexion que
» nous fîmes, ma ſœur & moi,
» après celles que devaient oc-
» caſionner les tendres ſoins de
» nos parens, fut ſur l'action gé-
» néreuſe de Wilkes, auquel le
» préjugé & la raiſon même n'em-
» pêchèrent pas de donner ſon
» fils pour époux à la jeune Fol-
» ly. Nous connûmes alors tous
» les motifs de cette étonnante
» démarche. Ils excitèrent notre
» admiration & ma reconnaiſſan-

» ce. Dans la ſuite, lorſque j'en
» ai parlé à cet honnête-homme,
» ce qu'il m'a avoué, m'a péné-
» tré de reſpect pour lui. —My-
» lord, me dit-il, vous paſſiez
» pour mon fils : c'eſt comme tel
» que Beſs vous aima : jamais
» cette jeune fille n'eût eſpéré
» d'être à vous, ſi votre condi-
» tion lui avait été connue. De-
» vait-elle donc être la victime de
» ma prudence ? Non, mylord :
» elle aima mon fils, elle l'écou-
» ta ; je le lui devais ; & j'aurais
» été le plus injuſte de tous les
» hommes, en refuſant de le lui
» donner. Ne penſez-vous pas
» comme moi, ajoûta-t-il— ? Je
» l'ai regardé ; mais je ne pou-

» vais trouver de termes pour
» répondre. Je l'ai embraſſé. —Ah !
mon papa, me ſuis-je écrié au bout
» d'un moment, vous ne me di-
» tes pas tout. —Mylord, reprit
» Wilkes, je n'ai rien à dire, puiſ-
» que vous le ſentez. Oui, croyez
» que mon attachement pour
» vous fut encore un motif non
» moins puiſſant—. En achevant
» ces mots, il me quitta pour
» paſſer auprès de monſieur le
» duc de N**.

» Cher Humfrey, témoin depuis
» trois mois du bonheur de parens
» que j'adore, juge combien je ſuis
» ſenſible à la gloire de l'augmen-
» ter. Ma mère ſemble ne reſpirer
» que pour me chérir, en même-

» tems

» tems que lady Nanny eſt pour elle
» ce qu'elle-même était pour myla-
» dy Bowes. D'un autre côté, afin
» que tout ſecondât mes vœux,
» & que je n'euſſe à regretter que
» ma chère Alice, j'apris le len-
» demain de mon arrivée que
» lord Humfrey m'avait ſuivi à
» Londres. Je te confeſſe, que
» je t'avais oublié, mon ami,
» dans le premier moment de
» mon trouble; l'empreſſement
» de mes parens à me ramener,
» ne me permit ſeulement pas de
» te dire adieu. Ton amitié m'ex-
» cuſa. Dès qu'on m'eut dit ta
» demeure, je courus chez toi.
» Laiſſe-moi, mon unique ami,
» me retracer tout le plaiſir que je

» reſſentis à cette entrévue: com-
» me tu me reçus !... Ah ! mon
» frère, voilà comme on aime !
» Nous reſſerrâmes pour jamais
» cette douce chaîne qui nous
» unit, & que la mort ſeule pour-
» ra briſer. Je te le jure encore.
» Adieu ».

XII.me LETTRE.

Londres, le dimanche 14.

ENFIN nous ſommes à Londres d'hier, cher Humfrey, & je ne m'y trouve pas plus heureux qu'à Norfolk. Pourquoi m'avoir forcé, cruel ami, à te retracer des tems..... Je ne le voulais pas : j'ai cédé ; mais c'eſt à l'amitié ; elle dédommage de tout : ſonge bien qu'il faut m'aimer aſſez pour tempérer l'amertume de mes regrets ; & donner de la douceur à mes larmes même.

Mon père & mon aimable mère m'ont fait apeler ce matin: ils m'ont annoncé que mylord Dorſet doit arriver dans douze jours de ſon ambaſſade de Dannemark ; que le même jour tu ſerais de retour à Londres avec mylady. Ils ont ajoûté, que mylord avait une fille, & qu'ils eſpéraient de mon obéiſſance que je lui donnerais la main, le même jour que lord Humfrey épouſerait lady Nanny.

Mon ami, pourquoi ne m'as-tu jamais dit que tu euſſes une ſœur? .... J'aurais dû l'aprendre de ta bouche.... Ah! puiſqu'Alice n'eſt plus, ſi je dois être à quel-

qu'un ; c'eſt, ſans doute, à ſa ſœur de mon ami, de mon frère... Cependant je n'ai pas changé de réſolution : je la préviendrai ſur l'état de mon cœur.... ou plutôt, ſi tu voulais.... tu m'entends, mon cher Humfrey : tu comprends quel ſervice ce ſerait nous rendre, à celle qui m'eſt deſtinée & à moi, de nous éviter l'embarras, le deſagrément... inſtruits ta ſœur, cher ami, qu'elle aprenne de toi quel eſt le cœur qu'on veut unir au ſien.

Je crois deviner à préſent que la fille de mylord Dorſet eſt cette aimable Adelaïs, dont tu me parles dans tes lettres. Mais, d'où peut-

elle donc avoir connu mon Alice? .... Je ſuis bien ſimple ! le château d'Hogmagog-Hills apartient à ton père ; lady Adelaïs y ſera venue, ſans que je l'aie ſu : Voilà tout..... Pourtant, mon ami, aprends-moi ſi ces conjectures ſont fauſſes.

Je me livre à la joie que m'inſpire ton prompt retour, & je me hâte de t'écrire avant d'avoir reçu tes lettres : celles de ma ſœur ne ſont pas encore prêtes. D'ailleurs, elle me dit qu'elle vient d'écrire à lady Adelaïs. Eh ! mon dieu ! d'où la connaît-elle ? ... ? Elle ne veut pas m'en inſtruire, mon cher ; elle me montre ordi-

nairement tout ce qu'elle écrit, & pourtant elle me cache ce billet ; c'eſt la première choſe que j'aie paru deſirer, que lady Nanny m'ait refuſée. Adieu, mon bon ami.

XIII.me LETTRE.

Londres, le mercredi 17.

TON ſerment, d'aimer toujours Alice, a fait ici le plus grand plaiſir. C'eſt par-là que tu commences ta lettre. Ecoute, cher Humfrey ; pourquoi ſembles-tu te plaire à faire naître dans le cœur de ton ami l'inquiétude & l'étonnement ? Oui, l'inquiétude... ; Ma ſœur eſt d'un enjouement.... Autrefois, elle partageait ma douleur ; elle pleurait avec moi. La penſée que le ſéjour de la ville, les

les plaiſirs & l'opulence l'auraient changée me fait horreur ; je n'oſe m'y arrêter. Mais enfin lady Nanny me plaignait ; &..... faut-il le dire ? aujourd'hui ma ſœur me paraît inſenſible.... Je le vois ; ſon bonheur eſt ſi proche, qu'il l'occupe toute entière....

Et toi, mon cher Humfrey, & toi, tu ne m'écris que des énigmes. Comment, ſi lady Adelaïs conſent à devenir mon épouſe, peut-elle aprouver des ſentimens.... Je m'y perds..... Serait-ce que cette fille aimable & généreuſe, louerait en moi la conſtance de mon premier amour ? Ce ſerait être bien eſtimable, de penſer de la ſorte ; & ſi je pouvais le croire..... Je

craignais autant ſon arrivée ici que je deſire ton retour : mais ſi je croyais que, ſenſible aux peines que je reſſens, elle fût, comme elle te l'a dit, prête à les partager, je la deſirerais. Son amitié remplacerait celle de ma ſœur.... & la tienne, lord Humfrey, & la tienne, que je vois bien que l'amour rend plus tiède. Ah ! ſi j'avais encore Alice, l'amour ne diminuerait pas mon attachement pour toi ; je n'en ſerais que plus tendre ami.... Mais, tous les cœurs ne ſe reſſemblent pas. Ingrat Humfrey ! .... Va, je compte cependant les momens de ton abſence, & mon cœur treſſaille, lorſque je me dis que dans dix

jours je t'embraſſerai. Adieu.

P. S. J'oubliais de te dire, que je ne trouve pas dans ta lettre un mot des éclairciſſemens que je t'ai demandés. Je les attends avec impatience.

XIV.me LETTRE.

Londres, le vendredi 19.

AH! comme je me trompais! Lady Nanny inſenſible pour ſon frère! j'ai pu le penſer & te l'écrire!.... Ami! que n'étais-tu témoin de ce qui vient de ſe paſſer!..... J'étais ſeul dans ma chambre: le ſouvenir d'Alice m'attendriſſait; des larmes coulaient le long de mes joues: ma ſœur eſt entrée, elle me voit triſte, vole dans mes bras: à ces noms ſi doux qu'autoriſe le ſang, elle

joint les careſſes les plus tendres; avec une effuſion de cœur, qui m'a rapelé les tems heureux de notre ſéjour à Newmarket. -Cher frère, m'a-t-elle dit, tu pleures! ..... Ah! ſi tu ſavais quel eſt le bonheur qui t'attend!... Depuis que je le connais, cet eſpoir charmant a banni de mon cœur une mélancolie, une triſteſſe que le plus tendre amour n'avait pu détruire..... Si tu voyais la ſœur de mon amant, de ton fidèle ami! .... Mon frère! tu vas l'adorer: c'eſt ton Alice.... trait pour trait; c'eſt ſon âme ſenſible & pure: elle n'exigera point de toi... elle l'a promis à ſon frère... que tu banniſſes un ſouvenir ſi cher... oh!

non, elle ne l'exigera pas.... & (daigne m'en croire) elle ſe plaîra bien plutôt à le nourrir.... c'eſt un cœur fait pour le tien, mon frère.... Elle doit m'écrire; ce ſera la réponſe à ce billet que tu voulais voir; je ne te la cacherai point; elle-même y peindra ſes ſentimens.... Oui, quoique tu penſes le contraire, tu ſeras heureux... le plus heureux des hommes—. En même-tems, elle me montre un portrait. Cher ami! tout mon ſang s'eſt retiré vers mon cœur: je ne reſpirais plus: ce portrait eſt preſque celui de mon Alice... mais Alice (je ſuis ſincère, lord Humfrey) Alice était plus touchante, ſans être plus belle.

Cette reſſemblance m'étonne : il eſt vrai qu'elle n'eſt pas entière ; mais elle eſt grande..... Mon ami ! quel hommage pour ta ſœur, que celui d'un homme qui ne cherche dans elle que les traits d'une autre ! & comment pourra-t-elle s'en contenter !

Monſieur le duc de Dorſet arrive de Dannemarck dans huit jours, & dans huit jours je te reverrai. Que le tems coule avec lenteur, lorſqu'il doit amener ce que nous deſirons ! Je reſſens une impatience.... Mon amitié pour toi, le bonheur de ma ſœur, voilà ſans doute ce qui la cauſe.... Je deſire pourtant auſſi de ſaluer mylady Dorſet, & de voir lady

Adelaïs ; oui, je le desire, sans pouvoir bien m'en dire à moi-même la raison : car mille fois le jour, je change de pensée ; & tantôt je songe avec plaisir que je reverrai l'image que l'amour a si profondément gravée dans mon âme ; & tantôt je redoute la présence de ta sœur.

Adieu, mon cher Humfrey ; ne montre cette lettre à personne : je pense & j'écris avec tant de desordre, que j'en rougirais avec tout autre que mon ami.

XV.me LETTRE.

Londres, le mardi de pâques 12 *V. S.* (23 *N.S.*)

J'ESPÉRAIS dimanche recevoir une lettre de ta part ; je l'eſpérais ce matin encore, & l'on ne m'en a pas aporté. Cependant ma ſœur a vu ton Jemmy ; elle m'aſſure que tu te portes bien. Dis, mon cher Humfrey, d'où vient me négliges-tu ?..... Je te pardonne, ſi ton amitié n'eſt pas affaiblie ; mais je ne me conſolerai jamais, ſi l'indifférence.... Oh non ! ce ne ſaurait être l'in-

différence; je me plais à me le perſuader : lorſque nous nous ſommes connus, nos âmes ſe confondirent : cher ami! je vis toute la franchiſe, toute la bonté de la tienne..... Mon cœur prend ton parti ; il te défend : il eſt plus à toi qu'à moi-même..... Cependant, je ne t'ai pas refuſé, lorſque tu m'as preſſé de t'écrire ſouvent. Tu ſais combien tes lettres me font plaiſir, & que je ſouhaitais vivement que tu me parlaſſes de mille choſes, que je ne découvre qu'à travers un voîle. ... aparemment qu'il ne t'a pas été poſſible de me donner cette ſatisfaction. . . . . .

Je viens de lire dans l'inſtant

la lettre de ta ſœur à lady Nanny. .... C'eſt toi qui l'as écrite !... & tu n'as pu tracer deux mots pour moi !... ah ! lord Humfrey ! ... J'ai trouvé l'excuſe de lady Adelaïs, pour ne pas écrire elle-même, fort ingénieuſe, quoique je ne penſe pas que ce ſoit la véritable : *Je veux*, dit-elle, *que mon amie trouve dans ce billet les penſées de l'amitié, gravées de la main de l'amour.* Tout eſt ſur ce ton : je n'ai jamais rien vu de ſi tendre & de ſi délicat.... Mais tant de chaleur m'étonne ! elles ne peuvent s'être vues que quelques jours ; lady Adelaïs n'était déja plus à Londres, lorſque j'y ſuis arrivé.... Elles ſe ſeront écrit : l'amitié peut

naître auſſi-bien par ce commerce de penſées, & mieux peut-être, qu'en ſe voyant, en vivant enſemble (*). Je ſuis touché des ſentimens qu'elle montre pour moi; ils ſont trop obligeans, & je ne les mérite pas. Lady Adelaïs eſt trop généreuſe; &, s'il faut que je l'avoue, ſa façon de penſer me paraît ſortir de la nature..... Pourtant, une âme auſſi tendre que ſon billet me peint la ſienne, lui donne des droits à l'eſtime de tout homme raiſonnable, & je ſens que j'ai pour lady Adelaïs un reſpect infini.

Je te le répète encore, daigne

(*) Madame de Sévigné.

m'inſtruire. Ne ſens-tu pas ce qu'à ma place tu me demanderais? Mais dans quatre jours monſieur de Dorſet arrive, & tu ſeras à Londres. N'importe; je veux te répondre encore, & je le puis, ſi tu ne manques pas le premier ordinaire.

Lady Nanny me ſemble rêveuſe. Elle ſe promène quelquefois ſeule dans ces allées ſolitaires du jardin de Londres, où nous prîmes tant de plaiſir à nous entretenir, à la première viſite que tu me rendis chez mes parens, mon ami. . . . . .

Je viens d'intérompre ma lettre, pour me rendre dans l'apartement de ma mere, qui m'avait

fait apeler. Ma ſœur était auprès d'elle, & venait de lui lire la lettre de lady Adelaïs: je me ſuis aſſis au milieu d'elles... Ah! mon ami! que mon cœur leur doit de reconnaiſſance! Ma mère m'a baiſé tendrement. J'ai treſſailli: un ſentiment différent de celui que feſaient naître les careſſes d'Alice, agitait mon âme, mais il n'était pas moins doux: j'étais auſſi heureux, que lorſque les beaux bras de mon amante me ceignirent, ſous le vieux arbre de la vallée d'Hogmagog-Hills; & le tumulte des ſens ne me dérobait pas la moitié de mon bonheur. Je connaiſſais déja ce nouveau genre de félicité, mais je

ne l'avais jamais ſavouré comme tout-à-l'heure. Cher Humfrey! c'eſt donc ainſi que mon Alice, auſſi vertueuſe épouſe que tendre mère, eût careſſé nos enfans! Quels plaiſirs j'ai perdus!... La ducheſſe & ma ſœur m'ont enſuite parlé de lady Adelaïs: elles ont tout employé pour arracher de moi la promeſſe que je l'aimerais autant qu'Alice. Je n'ai pu le leur aſſurer, mon cher: elles ſe regardaient, & je démêlais ſur leur viſage, que ma franchiſe au moins leur plaiſait. J'ai deſcendu dans le parterre en les quittant. Je ſentais un beſoin de rêver: j'ai cherché la ſolitude: je me ſuis arrêté ſous un ber-

teau de chèvrefeuils, qui, comme tu ſais, eſt dans l'endroit du jardin le plus écarté. J'étais abbatu ; je me ſuis aſſoupi. En m'éveillant, une voix frapait mon oreille... Ah! mon ami! quels ſons cette voix touchante m'a rapelés ! j'ai cru que j'entendais Alice. (Tu vas me traiter de viſionnaire. Eh ! j'en tombe d'accord, mon cher). Je me lève, & quoique ſûr, très-ſûr que je m'étais trompé, je ſors du berceau ; je cherche des yeux.... Et qu'aurais-je deſiré qui s'offrît à mes regards? Je n'ai vu que des oiſeaux que le printems réjouit. Je ſuis rentré dans le même berceau que je venais de quitter ; j'ai voulu

lu

lu eſſayer de me livrer encore au ſommeil, dans l'eſpoir que cette douce illuſion reviendrait. J'étais tranquille depuis quelque tems, lorſqu'un ſoupir pouſſé par quelqu'un qui devait être tout près de moi, a porté dans mon cœur un trouble inexprimable. Je ne me trompe pas : les branches des arbriſſeaux ſe ſont agitées ; on fuyait ; je m'élance dans la première route: je cours : mais je n'ai pas, aparemment, ſuivi celle qu'on avait priſe ; je n'ai découvert perſonne. Plus j'ai réfléchi, plus mon étonnement a redoublé. Je ne dormais pas ; jamais je ne pourrai me perſuader que l'imagination ait produit cette voix &

ce ſoupir. Tandis que j'étais dans l'inquiétude, j'ai vu ma ſœur qui venait à moi. J'ai volé vers elle, & le récit de ce que je venais d'entendre l'a vivement émue. Nous avons cherché tous deux; mais en vain.

Je t'entretiens de tout, cher Humfrey: & toi, tu m'oublies! Cruel ami! .... Adieu.

XVI.me LETTRE.

Londres, le jeudi 25.

QUE ſignifie ton ſilence & ton retard, mon bon ami ? demain ton père arrive ; tu devais être à Londres aujourd'hui ; & l'on m'annonce que tu ne peux quitter encore les lieux où tu es ! Lady Adelaïs, & toi-même, vous nous avez trompés : la vie de lord Humfrey, cette vie ſi chère au frère & à la ſœur, eſt peut-être en danger. Je me garde bien de faire paſſer mes craintes à lady

Nanny.... Je dévore mon inquiétude & mes larmes; j'affecte de paraître gai, mais mon cœur ſe déchire. Ne me laiſſe plus dans ce doute cruel, ou demain ton *Auſtin* vole auprès de toi; il ne ſaurait plus vivre avec l'inquiétude où le jette ton oubli.... & ſon amitié.

Ma ſœur nage dans la joie. Hêlas! elle ignore les malheurs qui la menacent. Elle ſe plaît à m'entretenir d'Alice; elle y mêle quelque choſe de ta ſœur. Nous paſſons pluſieurs heures par jour dans ſon apartement, à nous rapeler ces tems heureux où je voyais Alice, dans ces mêmes lieux où mon ami m'oublie: elle

me rapelle ſur-tout, elle me rapelle avec un plaiſir infini, ce jour où je donnai ma foi à la ſouveraine de mon cœur, dans le parc d'Hogmagog-Hills.... Je me prête à ce qui paraît l'occuper agréablement ; mais je le paie cher, après l'avoir quittée : que de larmes je répands ! ... Voilà comme je me prépare à monma riage : la main de ta ſœur, je le ſais, devrait combler mes vœux : hêlas ! eſt-ce ma faute, ſi mon cœur ſe refuſe à l'idée d'un bonheur pour lequel il n'eſt plus fait ſans doute ?

Hâte-toi de me tirer des tranſes où je ſuis. Je ne veux m'en fier qu'à des témoins ſûrs, pour

m'inſtruire de ta ſanté. Je fais partir un exprès ; il courra toute la nuit, & demain avant trois heures il peut être de retour. Si tu te portes bien, écris-moi : ſi mon malheur voulait que tu fuſſes malade, ne te fatigue pas ; fais-toi lire mon billet, & dis ſeulement de bouche que tu m'aimes.

XVII.me LETTRE.

Londres, vendredi 26, à 5 heures du ſoir.

MON courier me remet ta lettre : je la lis, je la dévore, & j'y réponds. Lord Humfrey ſe *porte bien : les ordres de* ſon *père* le *retiennent loin de* ſon *ami*. Ses expreſſions me prouvent qu'il m'aime : mais ſa lettre ne m'inſtruit pas ; mon ami ne me dédommage pas de ſa préſence, de ſon entretien, de ſes conſeils, de ſes ſecours ; & je m'étais flatté de tout cela.

Monſieur le duc & ma ſœur

t'écrivent que mylod-duc eſt arrivé. Mon ami, ce n'eſt pas la première fois que j'ai vu ton père. Celui qui vint à Hogmagog-Hills, à Barkway, il y a deux ans, avec monſieur de N**, c'était le duc de Dorſet. Je l'ai reconnu ſur le champ. J'ai rougi devant lui. La bonté qu'il a montrée pour moi, m'a raſſuré. Il ne m'a pas, à beaucoup près, traité avec autant de rigueur qu'autrefois. Après les premiers complimens, il a quelque tems entretenu mon père, ma mère & ma ſœur: En les quittant, j'ai diſtinctement entendu, qu'il leur diſait: —*Eſt il poſſible! je ne l'euſſe jamais cru! Je n'ai plus rien à vous oposer.* Probablement,

il

il ne parlait que de ton mariage ; & voici ce qui me le fait penſer Mylord-duc m'a emmené dans le jardin : nous nous y ſommes promenés longtems : il m'entretenait avec un ton de confiance & d'amitié qui me charmait : enſuite il t'a nommé : il m'a témoigné, dans les termes les plus flateurs, la ſatisfaction qu'il reſſentait de voir entrer ma ſœur dans ſa famille. Mais il ne m'a pas dit un mot de ce qui regarde lady Adelaïs & moi. Il a peut-être d'autres deſſeins ſur ta ſœur.... Si l'on me laiſſait le maître de moi-même, je ſerais plutôt joyeux qu'affligé de ſon changement de réſolution : mais l'on voudra que je faſſe un choix ;

& je ſens, cher Humfrey, que je préfère lady Adelaïs, que je n'ai pas vue, à toutes les beautés de l'univers. Je te dirai plus; je n'oſerais répondre de mon obéiſſance avec une autre....

.....

à 7 heures.

Et ma ſœur, & mon ami, tous deux m'ont trompé! mylady Dorſet eſt de retour ſans toi; lady Adelaïs eſt avec elle. Eh! pourquoi m'avoir flaté d'une reſſemblance avec mon Alice que ta ſœur n'a pas? c'eſt mylady, c'eſt ta mère qui m'offre l'image de mon amante. Lorſqu'elle ſourit, je crois voir Alice elle-même. Mylady reſſemble à la mignature

que ma ſœur m'a montrée ; & lady Adelaïs n'en a que quelques traits. Ta ſœur eſt belle : je conviens que, ſi mon cœur n'était pas flétri par un amour malheureux, je l'aurais aimée.... On nous a laiſſés ſeuls quelques inſtans : j'ai fait d'inutiles efforts pour paraître galant ; je ne m'exprimais que par monoſyllabes, je ne trouvais rien à lui dire. Pardonne à ma ſincérité ; tu ſais que je penſe tout haut avec toi ; c'eſt une franchiſe, dont j'ai contracté l'habitude au village, & qui peut-être offenſerait tout autre qu'un ami. Voilà donc où ſe réduiſent toutes ces aſſurances d'un bonheur inconnu!.... Vous avez cru

que la beauté de lady Adelaïs changerait mon cœur. Ami, je ne l'ai pas ſeulement ſouhaité. La mémoire d'Alice m'eſt ſi précieuſe, que pour tout au monde je ne voudrais pas en perdre le douloureux ſouvenir. Mylord & mylady Dorſet ſont rentrés; monſieur de N**, ma mère & lady Nanny les ont ſuivis un moment après. Lady Adelaïs leur a dit quelque choſe que je n'ai pas entendu. Je préſume qu'elle s'eſt plainte de ma ruſticité. J'ai rougi; car je ſens bien que j'ai manqué aux égards que je dois à une fille charmante, à la ſœur de mon ami. Je m'attendais à des froideurs de la part de monſieur de

Dorſet : ç'a été tout le contraire. Il faut avouer, mon ami, que, depuis quelque tems, la manière dont tout le monde agit avec moi devient bien étonnante : ce que je prévois n'arrive jamais ; & ſi l'on en avait uſé de la ſorte à mon arrivée à Londres, j'aurais pris une étrange idée de ce monde que je ne connaiſſais pas. On me careſſe ; madame la ducheſſe de Dorſet m'apelle ſon cher fils ; elle m'entretient, ou ne parle aux autres que de moi. Mylord-duc dit que je lui donne les plus douces eſpérances. A quoi ſongent-ils ? ..... O toi qui m'abandonnes, & qui me ſerais ſi néceſſaire, lord Humfrey, quel-

les affaires peuvent donc te retenir à cinquante milles de Londres, éloigné de ton amante & de ton ami?..... Hélas ! je te desire, & ton arrivée peut-être augmentera mes incertitudes.... peut-être vas-tu me faire un mérite de la parfaite indifférence que je t'avoue pour ta sœur : tu vas peut-être encore me promettre un bonheur chimérique ! Ami, se joue-t-on de ceux que l'on aime ? Adieu.

P.S. Theobald Worth est ici, je viens de l'apercevoir : mais je n'ai pu lui parler : je le fais chercher, pour l'entretenir d'Alice & de toi.

XVIII.me LETTRE.

Londres, le ſamedi 27.

POUR la première fois depuis longtems, j'ai deviné. Mes *ſentiment pour* ta *ſœur*, *bien loin d'être un obſtacle à notre amitié*, te *la rendent plus chère.* Oh bien ! mon ami, je penſe que nous feſons le parfait contraire de tout le monde, qui parle pour s'entendre. Nous parlons, nous, pour rendre obſcures les choſes les plus claires. Et puis, pas un mot de l'explication que je t'ai demandée

tant de fois. Mais ce n'eſt pas encore aſſez de m'embarraſſer par des mots, tu veux encore que tes actions augmentent ma ſurpriſe : mylord Dorſet, & toute ta famille ſont ici; & l'on m'aprend que tu fais tranquillement des courſes à Newmarket, avec le marquis de Rockingham. Ma ſœur, que ton retardement devrait attriſter, par un caprice.... (oh! pour le coup, c'en eſt un bien marqué.... Alice était la ſeule qui n'en eût pas....) par un caprice, dis-je, que je ne conçois, non plus que tout le reſte, eſt d'un contentement qui ſurpaſſe tout ce que je t'en pourrais écrire. Pour lady Adelaïs, elle agit na-

turellement ; elle dédaigne un miſantrope, qui ne mérite pas le bonheur d'être à elle, & ne ſe trouve avec moi que par hazard, ou lorſque la bienſéance l'exige. Cependant, mon ami, l'on parle toujours de nous marier. Je ne ſuis pas ſans crainte de faire une action indigne d'un honnête-homme, en jurant un attachement éternel pour une femme que je n'aime pas, que je ne rendrai pas heureuſe, que mon indifférence pourra rébuter, & (que ſait-on) rendre peut-être criminelle comme tant d'autres? Je ſerais alors plus condannable qu'elle.... Juſqu'à l'engagement, je ſuis libre; mais lorſqu'une fois

je l'aurai contracté, je tâcherai de ne pas faire injure au nom d'ami dont tu m'honores..... J'entends ma ſœur; je te quitte pour lui parler. . . . . .

. . . . . .

Comme je ne vois plus que des inconſéquences, elles commencent à me ſurprendre moins. D'ailleurs, celle-ci m'eſt chère. Lady Nanny ſort de ma chambre: elle vient de me montrer la tendreſſe la plus vive: elle m'a parlé de toi, de nos parens, de mon prétendu bonheur: le nom d'Alice eſt mille fois ſorti de ſa bouche, elle n'a pas même nommé lady Adelaïs. Elle m'a dit enſuite, que monſieur de N** &

mylord-duc voulaient que nos mariages ſe célébraſſent à Hogmagog-Hills. J'aurais cru que ma ſœur ſe moquait de moi, ſi, dans ce même moment, s'étant levée pour m'embraſſer, je n'avais ſenti couler ſes larmes. Je ne puis me rapeler, ſans la plus vive émotion, les touchantes aſſurances d'une amitié ſans bornes qu'elle vient de me donner. —Mon frère, me diſait-elle, avec une véhémence que je ne lui vis jamais, ton bonheur m'eſt plus cher que le mien: s'il n'était pas certain, au prix de mes jours, je voudrais le procurer. Mais, cher ami! ces mêmes lieux, autrefois témoins de ta félicité, tu

les reverras, comblé de tous les plaisirs, & nageant dans la volupté: ta jeune épouse, plus glorieuse de posséder ton cœur, que du sceptre de l'univers, fera renaître à tout moment dans ton âme tendre, les transports les plus doux. Ah! que je le desire, ce moment fortuné! Je marcherai sur tes pas à l'autel: ton ami deviendra ton frère: nos heureux parens verront ces unions desirées; ils béniront le ciel, & ne formeront plus de vœux que pour nous—. J'allais lui répondre; lui dire que mon cœur n'était plus capable de sentir aussi vivement que le sien; qu'il n'était plus fait pour la félicité dont elle me re-

traçait le tableau : elle s'eſt échapée, & j'ai continué de t'écrire.

Dis-moi, lord Humfrey, que prétend-on? ..... Aparemment m'étourdir par des idées de bonheur? On croit parvenir à me perſuader que je ſuis heureux, à force de me le répéter? ... Cette manière peut avoir quelquefois réuſſi : je ſerais humilié pourtant, que l'on me regardât comme un homme avec lequel on peut l'employer..... Mais c'eſt la tendreſſe que vous avez tous pour moi, qui vous fait recourir à ces moyens, & je vous en dois de la reconnaiſſance. ... . Je ſuis bien-aiſe d'avoir fait cette découverte; elle me con-

ſole; ma ſœur m'en devient plus chère..... Elle ne ſe fait point un jeu de mon inquiétude ; ſon attendriſſement, ſes tranſports viennent de me l'aprendre. .... Aimable Nanny! mon cœur ne l'oubliera jamais ce moment, où le ſort de ton frère, auſſi beau, mais moins heureux que le tien, a fait couler tes larmes!.... Eh! que ſerait-ce, ſi j'étais..... Je ne ſais ce que je ſuis à préſent, cher ami..... Pourtant, je me réjouis de ce que lady Adelaïs eſt inſenſible : ſi ta ſœur m'aimait, que mon indifférence la rendît malheureuſe, je ne me le pardonnerais pas..... je te le répète, ſi je deviens ſon époux,.... J'au-

rai, ſois en ſûr, pour elle mille égards.... Elle eſt ta ſœur, mon ami; que ce titre eſt ſacré!... quelles obligations il m'impoſe!

XIX.me LETTRE.

Londres, le lundi 29.

TA présence eſt néceſſaire ici, mon cher Humfrey ; on me charge de te l'écrire : il faut que tu paraiſſes à la cour avant ton mariage : nous partirons tous après-demain pour Newmarket, & de-là nous nous rendrons au château d'Hogmagog-Hills où nous ſerons mariés.... *Où nous ſerons mariés !* où tu deviendras l'époux de lady Nanny, qui te chérit, & que ton cœur adore ; où je le deviendrai

deviendrai de lady Adelaïs, qui me hait peut-être, que j'eſtime, mais pour laquelle je ne reſſens point cet amour.... que ſa beauté mérite. Que ton ſort ſera différent du mien! .... Mais on le veut: tu connais mes diſpoſitions; je vais obéir.

Je me promenais ce matin du côté de ce petit berceau, dans lequel j'avais été frapé d'une voix ſemblable à celle d'Alice. J'étais depuis une heure enſeveli dans mes penſées, & je ne voyais rien. J'entends marcher: je me retourne, & j'aperçois ta ſœur.... Oh! j'en conviens; il fallait n'être pas à ſoi-même.... par une diſtraction impardonnable, j'ai fait un

mouvement pour l'éviter..... Je ſens combien cette action involontaire doit l'avoir peinée de la part d'un homme qu'on lui deſtine pour époux. J'ai voulu réparer ma faute ; jai ſuivi lady Adelaïs. —Ne vous contraignez pas, monſieur, m'a-t-elle dit: j'aime du moins votre ſincérité ; oui, en vérité, je l'aime beaucoup : une autre ſe plaindrait ; pour moi, je n'ai garde—.... Enſuite baiſſant les yeux, elle a ajoûté: —Convenez, monſieur, que mon ſort doit me paraître bien triſte: avec quelque beauté, de la naiſſance, des talens, j'aurais pu trouver un époux qui m'aurait aimée. Monſieur le duc & madame la

ducheſſe de Dorſet veulent en donner un à leur fille, qui ne montre que de l'éloignement pour moi : il faut obéir : mes parens me ſont ſi chers, que je m'immolerais ſans murmurer—..... Sa triſteſſe m'a touché : je lui ai pris la main ; j'y ai collé mes lèvres, en gardant le ſilence. —Vous, monſieur, a t-elle continué, qui me rendez ſi peu de juſtice, votre cœur ne vous reproche-t-il rien ? Eſt-ce obéir à ceux dont vous tenez tout ; à cette mère qui vous porte dans ſon cœur, à votre vertueux père, de ne prêter qu'un conſentement aparent au plus doux de leurs ſouhaits—? Ses reproches m'ont

pénétré. Tandis qu'elle parlait, une vive rougeur animait ſon teint : ſon émotion était extrême : qu'elle était belle alors ! Pourquoi ? eh ! pourquoi..... Mais je ne puis me repentir d'avoir connu mon Alice..... Ah ! lord Humfrey ! mon cœur s'eſt troublé... je t'aime plus que moi-même... elle eſt ta ſœur.... j'allais tomber à ſes genoux peut-être, lui jurer qu'après Alice, elle aurait toute ma tendreſſe. Le ſilence que j'ai gardé trop longtems, l'a offenſée, ſans doute : elle m'a quitté bruſquement.... j'éprouve une peine..... Conçois quel pouvoir Alice eut ſur mon cœur !.., elle n'eſt plus ; &

la belle Adelaïs Dorſet, la ſœur de mon ami, ne peut l'emporter ſur une fille qui n'eſt plus!..... Ecoute, mon cher Humfrey; conſole ta ſœur, raſſure-la, diſſipe ſes inquiétudes: écris-lui ſur le champ, que je ſens tout le prix du bonheur d'être à elle: dis-lui que je la préfère à toutes les femmes au monde, & qu'en lui donnant la main.... hélas! que je regretterai de ne pouvoir y joindre le don de mon cœur!.... Mon ami! je ſuis triſte; je le ſuis beaucoup.

XX.me LETTRE.

Newmarket, le jeudi 2 mai.

AH! lord Humfrey, comment te peindre tout ce que j'éprouve depuis que tu m'as quitté? L'eſpérance (qui l'eût penſé?) la douce eſpérance renaît dans mon cœur..... Qu'on ne me parle plus de mariage, d'union, de bonheur, ſi ce n'eſt avec mon Alice..... Sa condition, la médiocrité de ſa fortune; mes biens, mon rang, les bienſéances, que tout cela rentre dans le néant d'où les

préjugés des hommes l'ont tiré.

A peine, mon ami, tu partais pour Londres : tandis que je gémiſſais du ſort qui prolonge notre ſéparation, on m'a remis cette lettre :

BILLET
D'UN INCONNU
AU MARQUIS DE WORKSOP.

On dit, monſieur, que la mémoire de miſtriſs Alice Worth vous eſt chère ; que vous croyez cette aimable fille au tombeau ; que tous les jours vous la pleurez : on ajoûte qu'on veut vous marier. S'il eſt vrai que vous aimiez toujours Alice, craignez de vous rendre malheureux. On laiſſa lady

Nanny s'abuſer elle-même, & vous tromper enſuite, ſans le ſavoir. Apprenez un ſecret qu'on eut aparemment de bonnes raiſons de vous cacher.

Dès que vous fûtes chez le miniſtre de Barkway, que le duc votre père & monſieur de Dorſet vous eurent quitté, le père d'Alice la fit partir pour Londres. On ne ſaurait vous dire quel fut le motif de cette réſolution, puiſque Theobald Worth n'ignorait pas que vous deviez aller à Cambridge; & que Bennet Wilkes feſait épouſer à ſon fils George la jeune Beſs. Miſtriſs Alice eſt ſortie de Londres, auſſitôt que vos parens vous y eurent ramené; elle y revint avant ſon père, & peut-être ſera-t-elle à Hogmagog-Hills

Hills auſſitôt que vous. On ne tardera pas à vous inſtruire davantage. Adieu.

L. D. D. D.

Alice reſpire, cher ami ! Je pourrais la trouver à Hogmagog-Hills ! ah ! puiſſé-je la voir, quand je devrais mourir à ſes pieds, dans le raviſſement de ma joie. Tu connais l'amour ; tu ſais qu'on ne lui réſiſta jamais, lorſqu'il eſt extrême ; tu ne déſaprouveras pas le mien : ton amitié t'engagera à me ſervir auprès du duc & de la ducheſſe : ta ſœur deviendra le partage d'un autre, qui, mieux que moi, connaîtra tout le bonheur d'être à elle. Hâte toi de revenir, mon bon

ami. Que n'ai-je ſu cette agréable nouvelle avant que tu ne t'éloignaſſes! ... On part demain pour le château de ton père: je vais obtenir la permiſſion de m'y rendre dès ce ſoir. ... Je ne puis réſiſter à mon impatience: je me conſumerais, s'il fallait attendre encore deux jours ici..... On ne put retrouver Theobald l'autre jour, lorſque je le fis chercher; il m'évitait aparemment..... Alice! chère Alice! le ſeul bien que veuille à préſent mon cœur, vous vivez! Votre amant... ou plutôt, votre époux, vous reverra..... Pardonne, mon ami; Alice.... tu vois, cher Humfrey comme, elle m'occupe, tandis

que je t'écris. . . . . .

Voici le moment où il faudra s'armer de courage : monſieur le duc de N** & ma mère vont s'oposer à mon amour : ils ne voudront jamais conſentir à ce mariage..... Encore s'ils ne ſefaient parler que leur autorité ! mais leurs bontés, mon cher, leur tendreſſe, les larmes de ma mère peut-être, voilà ce qu'il me faudra combattre.... Ah ! ſi ce n'était pas pour Alice, j'aimerais mieux mourir que de leur déplaire.... mais Alice.... Ce ſerait un effort au-deſſus de ce que je puis, de ma raiſon..... Je ſuis à elle, je me ſuis donné il y a longtems : & quand je

Je voudrais, je ne vois pas que je puſſe lui manquer de foi : elle a ma parole, des promeſſes ſolennelles, mes ſermens, tout moi-même..... il ſerait injuſte, abominable, de lui ravir ce que la nature, ſes attraits & l'amour lui ont donné ; n'eſt-il pas vrai, lord Humfrey ? .... Hêlas ! mon père & ma mère oublieront-ils dans le bonheur, qu'ils furent autrefois à ma place ? ..... Ils me diront que ma mère était d'une naiſſance illuſtre..... Eh ! mon père l'en aurait-il moins aimée, ſi, de même que mon Alice, la touchante Sophie n'avait été que la fille d'un concierge ? .... Mais j'attends qu'ils

aient vu la divinité de mon cœur: ainſi que leur fils, le duc & la ducheſſe de N** lui rendront les les armes. Toi-même, lorſque tu la connaîtras, mon cher Humfrey, je ſuis bien ſûr que tu me juſtifieras..... On vient prendre ma lettre, & j'entends ma ſœur.... Reviens: hâte-toi: manque à tout le monde, s'il le le faut: quitte la cour, dès que tu auras vu le Roi: c'eſt l'amitié, ou plutôt, c'eſt l'amour qui t'en prie.

P. S. Le duc de Dorſet eſt bien ſévère: le pauvre Frank vient de paraître devant lui: il l'a regardé d'un air qui marquait l'indignation:

—Tu n'éviteras pas, a-t-il dit, le châtiment que tu mérites: il eſt des crimes qu'on ne doit jamais pardonner—. Le malheureux eſt allé ſe jeter aux genoux du duc & de la ducheſſe deN**: il embraſſe à préſent les miens. Ah! mon ami! quelle eſt l'âme aſſez dure, pour écouter ſans attendriſſement la prière de ſon ſemblable, humilié devant ſoi? Que je ſuis touché! Non, lord Humfrey, l'on ne doit plus trouver de coupable, où l'on voit le repentir. Mylord Dorſet ſe laiſſera fléchir: je te prie de te joindre à nous pour obtenir la grâce du malheureux Frank.

XXI.me LETTRE.

Hogmagog-Hills, dimanche 5 mai.

J'AI perdu mes peines, cher Humfrey ; l'inconnu m'a trompé; je n'ai point encore vu mon Alice : Theobald Worth & ſon épouſe ne ſont plus ici. Je retombe dans le néant d'où cet avis m'avait tiré ; & je ſuis d'autant plus malheureux, que je m'étais cru ſur le point de jouir d'un bonheur auſſi doux qu'inattendu.

Dès que j'eus plié la lettre pour toi, j'inſtruiſis ma-ſœur de ce que

je venais d'aprendre : ſes tranſports me flatèrent bien ſenſiblement : mon ami, ils ont preſqu'égalé les miens. Lady Adelaïs eſt venue; nous ne lui avons point déguiſé le ſujet de notre joie : elle m'a félicité de manière à me faire croire que nous étions tous deux également contraints, & que nous cédions malgré nous à l'autorité de nos parens.

J'ai ſans peine obtenu du duc & de la ducheſſe la permiſſion de partir ſur le champ pour Hogmagog-Hills. j'avais le meilleur cheval d'Angleterre; il m'a rendu au château en moins d'une heure (*). Inutile empreſſement!

(*) Il y a près de 15 milles.

je n'ai pas trouvé l'objet que cherchait mon cœur. Cependant, dans des lieux où mon Alice pouvait arriver à tout moment, j'attendais avec moins d'impatience, que je n'euſſe fait à Newmarket. Hier tout le monde vint ici. Je ne ſais quelle fantaiſie avait pris aux dames de ſe maſquer: mylady Dorſet, ta ſœur, la mienne l'étaient, & juſqu'à madame de N** elle-même, qui ſe joua quelque tems de mon embarras. Lorſque je les quittais, lady Adelaïs, ſans ôter ſon maſque, me retint quelques inſtans par la main, & nous reſtâmes ſeuls. Je n'oſerais te dire ce que j'ai cru ſentir... non, je me ſerai trompé.... était-il poſſible

que je partageaſſe l'enchantement où me paraiſſait ta ſœur?..... Mon trouble croiſſait ; celui de lady n'était pas moindre : nous avons ſoupiré tous deux.... Ami! qu'ai-je éprouvé? J'ai fait quelques efforts pour l'arrêter : lorſqu'elle s'eſt éloignée, mon cœur la ſuivait....

Revenu à moi-même, j'ai continué de chercher Alice : au moindre bruit, je ſortais du château ; je jetais au loin la vue : tout, dans l'éloignement, me paraiſſait Alice, & je fus cent fois cruellement détrompé. Ce matin, je commence à deſeſpérer... Pourquoi m'avoir écrit? Qui peut l'avoir fait?.: . A-t-on voulu ſeule-

ment par-là, ſe convaincre de l'état de mon cœur?.... Je ne puis commander à mon impatience : les ſeuls momens de tranquillité dont je jouis, ſont ceux où je m'occupe de toi..... J'entends du bruit : l'on ouvre les portes du château. . . . . :

Ce n'eſt pas elle, lord Humfrey : une compagnie brillante arrive de Londres ; ce ſont de tes parens, des miens, des lords, des myladis rougies, blanchies, parées à la françaiſe. Ce n'eſt pas avec ces gens-là que la modeſte & belle Alice doit arriver..... On heurte à ma porte ; on vient me troubler : que me veut-on ?.....

Lord Humfrey !..... Dieu

tout-puiſſant ! . . . . . un billet !

SECOND BILLET
DE L'INCONNU
AU MARQUIS DE WORKSOP.

Miſs Adelaïs, monſieur, eſt à Hogmagog-Hills depuis un jour : jugez quelle doit être ſa ſurpriſe ! vous l'y avez vue ; & vous avez pu la laiſſer ! Mais ne l'y cherchez plus ; elle vient d'en ſortir.

L. D. D. D.

Eh ! qui me la cachait donc ; grand Dieu ! . . . . Je l'ai vue ! . . . Où ? . . . dans quels lieux ? . . . Serait-ce elle . . . . . .

. . . . . .

Ami, monſieur de Dorſet ſort d'auprès de moi : il m'a fait mille

careſſes ; il me nommait encore ſon fils. Je n'ai pu me contenir : je viens de lui dire que cet honneur n'était plus pour moi. Il ne m'a point montré de refroidiſſement ; il ne m'a rien dit : il s'eſt tranquillement aſſis à mon côté, & s'eſt mis à écrire un billet pour un ami qui ſe fait attendre. Avant qu'il l'eût achevé, on eſt venu l'avertir de l'arrivée du duc de Suffolk : il eſt ſorti, pour l'aller recevoir, & faire les honneurs de chez lui. Le billet eſt reſté ſur la table. . . . . .

Eh ! que veut dire tout ceci ? . . . Le croiras-tu, lord Humfrey ! les trois billets ſont de la main de ton père . . . . l'écriture eſt la

même !.... Adieu : je vais le trouver.... Mais tout ce monde qui l'environne.... Ah ! que l'Angleterre entière arrive, j'en jure par l'auteur de la nature & de ma tendreſſe, la préſence de tant de perſonnes diſtinguées ne ſervira qu'à rendre plus éclatant le triomphe de mon Alice.

XXII.me LETTRE.

Hogmagog-Hills, le même jour 11 h. du mat.

ACCOURS, vole, viens être témoin de mes tranſports & les partager: mon cœur ne peut contenir l'excès de ſa joie!.... Tu connaiſſais mon bonheur, & tu me le cachais, cruel Humfrey! ....

Je ſortais de ma chambre; j'allais trouver mon père & mylord Dorſet; Frank, que je n'avais pas vu depuis pluſieurs jours, s'offre à ma vue, & me préſente une lettre; Je la crois de Wilkes; je briſe le

cachet ; je reconnais la main d'Alice ; de ma divine épouſe, de ton adorable ſœur ! .... Ah ! ſi tu ſavais comme mon cœur battait ! pendant longtems, mes yeux troublés voulaient lire, & ne voyaient rien : mille fois ma bouche s'eſt collée ſur le nom de celle que je chéris ! O Dieu ! voila donc cette lady Adelaïs ſi tendre, dont me parlaient mes parens, ma ſœur, mon ami ! Vous ne me trompiez pas : l'autre eſt auſſi ta ſœur, mais elle n'eſt pas mon amante. Alice eſt mon égale : je vais l'épouſer, de l'aveu de mon père, de ma tendre mère ! .... Eh ! ce ſont eux-mêmes qui me l'ont choiſie ! mon cœur, guidé

guidé par l'inſtinct de la nature & par l'amour, ſecondait leurs vues ſans le ſavoir.... Ami, cher frère, je lis enfin. Juge de ce que je viens d'éprouver!.... Oui, cher Humfrey, je reçois un nouvel être ; Alice me le donne. Conſerve précieuſement cet écrit que je te confie, pour me le rendre à ton retour.

LETTRE

de lady Adelais DE DORSET, À SON AMANT.

On me permet enfin de vous détromper, cher époux. Si mes prières & mes larmes euſſent eu le pouvoir d'avancer cet heureux moment, depuis longtems vous n'auriez plus rien à deſirer. J'ai ſouffert plus que vous d'une

épreuve trop longue, & des inquiétudes qu'on vous a causées. Adorable marquis ! vous m'aimez autant que je vous aime, j'en suis sûre : vous connaissez toute ma tendresse ; elle est la mesure de ma félicité. Puisqu'on me laisse la liberté de vous entretenir jusqu'à l'heure où je dois vous voir, je vais me livrer toute entière à ce plaisir, qui seul peut modérer mon impatience, en achevant de mettre sur le papier, un détail commencé depuis longtems. Ma lettre vous expliquera d'avance tout ce qui vous a surpris dans la conduite de nos parens ; afin que lorsque nous serons ensemble, nous n'ayions plus à nous occuper que de notre tendresse.

HISTOIRE
DE
LADY ADELAÏS,
OU
L'ÉPREUVE
D'UN INCONSTANT.

« Vous ſavez, mon cher marquis, » que le lord chez lequel votre » père ſe retira, pour éviter la co- » lère du duc de N**, & ne pas » épouſer miſs Emma, demanda » pour lui-même cette jeune per-

» ſonne, à la prière de ſon ami
» fugitif : il l'obtint ſans peine ;
» & vous la connaiſſez ; c'eſt la
» ducheſſe de Dorſet, la mère de
» votre amante. Lord Humfrey
» mon frère, eſt le premier fruit
» de cette union : je vins au mon-
» de quelques années après, à
» *Carrick-mac-griffen*, petite ville
» d'Irlande ſur la Shure, dans la
» province de Munſter, où mes
» parens & les vôtres ſe trou-
» vaient pour lors. Le marquis
» de Workſop & ſon épouſe me
» nommèrent ſur les fonts.

» A peine j'eus vu le jour, que
» cet ami ſi cher de mon père,
» forma le deſſein de l'engager à
» nous deſtiner l'un pour l'autre.

» La femme de Théobald Worth
» fut choiſie pour ma nourrice.
» Lorſque le ſervice du Roi avait
» apelé monſieur de Dorſet en
» Irlande, votre père l'avait ac-
» compagné, pour jouir de la
» vue de la jeune marquiſe ſon
» épouſe, qui ne quittait plus la
» ducheſſe de Dorſet, depuis la
» fin tragique de mylady Bowes.
» Perſonne n'était plus propre
» que mylord Dorſet à pacifier
» les troubles d'un royaume, où
» la famille de ma mère était
» puiſſante & chérie des peuples.
» Il y réuſſit à la ſatisfaction de la
» cour. Avant de quiter Dublin,
» pour retourner à Londres, le
» marquis de Workſop tint ce

» discours au *lord-lieutenant* (*) ;
» —Cher ami, l'amour seul peut
» rendre heureux ; je l'éprouve :
» dès-à-présent je veux songer à la
» félicité de mon fils. Il est formé
» du sang de la plus tendre des
» épouses & du mien ; il ne res-
» pirera que la tendresse. Mais
» élevé dans la campagne, peut-
» être jusqu'à l'âge où le besoin
» d'aimer se fera sentir, je trem-
» ble qu'il ne prenne du goût
» pour quelqu'une de ces jeunes
» filles qu'il croira ses égales. Je

(*) Le royaume d'Irlande ayant été réuni à celui d'Angleterre dès la fin du douzième siècle, sous Henri II, par la célèbre assemblée tenue à Cashel, il est depuis ce tems-là gouverné par un vice-roi, qu'on nomme LORD-LIEUTENANT.

» ne voudrais pas qu'une alliance
» trop disproportionnée fît tort à
» sa fortune ; & je sens que je ne
» pourrais le contraindre à renon-
» cer à l'objet qu'il aurait choisi.
» D'un autre côté, quand il serait
» à portée de voir de jeunes per-
» sonnes d'une naissance illustre,
» il n'oserait lever les yeux jusqu'à
» elles. Mon tendre ami, tu as
» déja tant fait pour moi.... si tu
» le voulais, mon fils ne serait
» pas exposé à ces inconvéniens
» ... mais je crains d'abuser de
» ton amitié... c'est trop exiger,
» je le sens. —Tu me fais injure,
» répondit monsieur de Dorset,
» si tu crois qu'il est quelque chose
» que je te puisse refuser. Parle :

» je jure d'avance de faire tout ce
» que tu ſouhaites. Mon cher
» marquis, ce n'eſt pas eſtimer
» ſon ami, que de vouloir con-
» naître ſa demande avant de
» l'accorder. —Ah! je m'atten-
» dais à ce trait de généroſité!
» Eh-bien..... Mais, tiens, je
» rougis.... —Ce n'eſt pas une
» mauvaiſe action que tu vas exi-
» ger de moi: lord Edward en eſt
» incapable: explique-toi; je con-
» firme mon ſerment. —Eh-bien,
» je voudrais donc, mon ami,
» que tu fiſſes élever ta fille com-
» je ſuis contraint de traiter mes
» enfans; qu'elle paſsât pour être
» à Worth, afin qu'un jour mon
» fils pût l'aimer comme ſon
» égale

» égale.... Tu vas te mettre en
» colère, ou te rétracter peut-
» être?... —Non; mais je t'a-
» voue que tu demandes plus que
» je n'aurais penſé... Néanmoins,
» c'eſt par les ſacrifices que ſe
» meſure la véritable amitié : je
» veux te prouver que la mienne
» eſt ſans réſerve: j'y conſens, à
» condition, que je prendrai tous
» les ſoins & toutes les précau-
» tions—.... Votre père inté-
» rompit le mien en l'embraſſant:
» monſieur de Dorſet s'aplaudit,
» en voyant ſes tranſports, d'avoir
» eu cette occaſion d'obliger ce-
» lui qu'il a toujours aimé comme
» vous chériſſez mon frère.

» Ce fut en conſéquence de
» cet arrangement, qu'on me
» laiſſa toujours chez Worth, &
» qu'on nous raprocha, lorſque
» nous eumes atteint l'âge où les
» paſſions commencent à ſe dé-
» veloper. A douze ans, je quittai
» l'Irlande, & je vins à Hogma-
» gog-Hills (*). Ceux que nous
» croyions nos parens, ſe con-
» naiſſaient: Worth, que mylord
» avait inſtruit de ſes vues, eut
» bientôt fait naître l'occaſion de
» nous lier. Vous ſavez, cher
» marquis, ſi mon cœur répondit

(*) Ce château, dans le comté de Cambridge, apartient aujourd'hui à mylord Godolphin.

» aux intentions de votre père &
» du mien. Il ſemblait que nous
» nous devinaſſions : l'aimable
» Nanny rechercha ma ſociété ;
» & la préféra à toute autre : elle
» deſira que vous devinſſiez mon
» amant ; elle ſe propoſa de faire
» naître dans mon cœur de la
» tendreſſe pour vous. Elle s'y
» prit trop tard ; nous nous ai-
» mions déjà.

» Theobald Worth favoriſa tou-
» jours notre liaiſon, nos entre-
» tiens : il envoyait ſouvent cher-
» cher Nanny, pour paſſer avec
» moi des journées, & quelque-
» fois des ſemaines entières : mais
» Bennet Wilkes ignorait ma

» condition : monſieur de Dorſet
» l'avait voulu, pour s'aſſurer
» davantage que le goût ſeul du
» fils de ſon ami le décidait pour
» moi. Dès que nous nous con-
» nûmes parfaitement, & que
» Worth eut pénétré nos diſpoſi-
» tions, il en inſtruiſit monſieur
» de Dorſet, Mon père lui recom-
» manda de veiller ſur nous avec
» exactitude, Ce fut alors que
» vous allâtes chez le docteur
» Sampſon, & que votre aimable
» ſœur m'aprit que Wilkes deſ-
» aprouvait notre tendreſſe. Vous
» vous rapelez quelle fut ma dou-
» leur..... Si l'épouſe de Worth
» ne l'eût calmée, en me flatant
» des plus douces eſpérances, je

» ne ſais ce que je ſerais deve-
» nue : mais elle me dit : —Ma
» chère fille, ne t'afflige plus ;
» ton bonheur ne dépend pas de
» Wilkes ; c'eſt de la conſtance de
» ton amant : tu l'épouſeras, ſois
» en ſûre, ſi vous demeurez tous
» deux fidèles—. Je vous eſtimais
» tant, que je fus ſatisfaite. —Si
» mon bonheur dépend d'Auſtin,
» me diſais-je, ah ! que je ſerai
» heureuſe !... Cependant Worth,
» pour remplir les vues de mon
» père, ſuivait toutes nos démar-
» ches, & rien de ce que nous
» dîmes par la ſuite ne lui écha-
» pa. Il nous vit dans le parc,
» lorſque Nanny voulait nous

» unir : il était, en nous abor-
» dant, ſi pénétré, ſi ému, qu'il
» s'en fallut peu qu'il ne nous dé-
» couvrît la vérité. Il ſe contrai-
» gnit. Mais dans la vue de nous
» ménager plus de liberté, il vous
» accompagna, afin de ſonder
» Wilkes, & de connaître s'il
» était entièrement dans la con-
» fidence de nos parens. Il s'aper-
» çut que non : cette découverte
» le rendit plus circonſpect. D'ail-
» leurs ce jour même.....
» Paſſons rapidement, cher époux,
» ſur ces tems de notre douleur ;
» je veux les oublier aujourd'hui
» pour jamais.

» L'entretien que nous eûmes

» avec Theobald Worth, à votre
» retour de Newmarket, aurait
» du me paraître extraordinaire :
» mais dans ces momens, toute
» entière à mon amour, je ne
» voyais qu'Auſtin. Tout ce que
» remarquai, c'eſt qu'on nous
» avait deſtinés l'un pour l'autre
» dès l'enfance : & cette idée me
» fit palpiter de plaiſir.

» Vous étiez à Barkway de-
» puis pluſieurs mois : votre ab-
» ſence me feſait mourir d'ennui.
» Un jour Theobald m'annonce
» que vous devez arriver. J'allais
» faire éclater à ſes yeux toute
» ma joie : mais il ſembla crain-
» dre de la voir : il me quitta ; un

» Inſtant après j'aperçus Nanny.
» Elle venait avec George, prier
» Theobald Worth, de la part de
» ſon ami Bennet Wilkes, de me
» laiſſer aller avec eux à New-
» market. Le but de celui qui
» paſſait pour votre père, était de
» me rendre témoin de votre en-
» tretien avec la jeune Folly, &
» de m'ôter par-là toute eſpéran-
» ce d'être à vous; tandis que d'un
» autre côté, il vous éloignerait
» pour jamais de ma rivale. Theo-
» bald héſita quelques momens;
» il ſortit ſans rien dire, & re-
» vint peu de tems après donner
» ſon aveu. Il nous preſſa même
» partir, & ne voulut pas que

» nous vous attendissions, comme
» Nanny, George & moi nous
» en avions dessein. Il en agissait
» de la sorte, par l'ordre de my-
» lord Dorset, qu'il venait de
» consulter. Car, dans ce mo-
» ment, votre père & le mien
» étaient à Hogmagog-Hills, &
» c'était par les ordres de mon-
» sieur le marquis de Worksop,
» que Wilkes vous avait envoyé
» chercher. Worth prévint en-
» suite votre sœur, en particu-
» lier, & de son propre mouve-
» ment, de ne me pas laisser au-
» près de vous quand Bess pa-
» raîtrait. Il assura qu'il irait lui-
» même me prendre avant la fin
» du jour.

» En arrivant chez Wilkes, je
» remarquai que la triſteſſe était
» peinte ſur ſon viſage & ſur ce-
» lui de ſon épouſe : mais Nanny
» me diſſipait. George, qui nous
» avait en chemin avoué ſon in-
» clination pour Beſs Folly, ne
» contribua pas peu à chaſſer par-
» là loin de moi toute idée triſte.
» Enfin vous parûtes ; je ne vous
» vis qu'un inſtant, & ce fut pour
» la dernière fois. Nanny nous
» ſépara. Elle me perſuada de la
» ſuivre dans le jardin : nous y
» reſtâmes longtems ; & lorſque
» nous revînmes, comme Nanny
» l'avait prévu, on nous annon-
» ça que vous étiez reparti. Je

» n'oſai laiſſer éclater ma dou-
» leur en préſence de Wilkes ;
» mais que je pleurai dans les
» bras de ma chère Nanny !

» Theobald arriva, & je m'é-
» loignai d'un lieu, qui, ſans
» mon amant, n'avait plus rien
» d'attrayant pour moi. Wilkes
» que Theobald avoit ordre d'a-
» mener, ainſi que Nanny, nous
» accompagna. Monſieur le mar-
» quis de Workſop & mylord
» Dorſet nous attendaient à Hog-
» magog-Hills. Avant de ſe dé-
» couvrir à moi, mon père, que
» je ne regardais encore que
» comme un maître & un bien-
» faiteur, me tint ce diſcours ;

» en préſence de ſon ami : —Ma
» fille, nous n'étions ici venus
» que pour faire votre bonheur.
» Nous voulions vous unir à
» l'amant que vous aimez : je ne
» m'attendais pas que lui-même
» y mettrait obſtacle. Je ne vous
» cache cependant pas qu'il vous
» préfère à tout, qu'il vous ado-
» re; mais, ce qui va vous ſur-
» prendre, il ne nous aime pas
» uniquement. Une autre porte
» des marques certaines qu'elle ne
» lui fut pas indifférente : Auſtin
» ne ſaurait être à vous : lui-mê-
» me convient que la raiſon &
» l'honneur lui font une loi
» d'épouſer Beſs Folly—.....

» Ces mots furent un coup de
» foudre pour moi : je pouſſai
» un profond ſoupir ; un nuage
» épais couvrit mes yeux.....
» Heureuſe ! ſi j'avais pu répan-
dre des larmes !.....,

» En reprenant mes eſprits,
» je vis Wilkes à mes pieds ; on
» venait aparemment de l'inſtrui-
» re : il me demandait pardon : il
» me donnait un nom que j'étais
» bien loin de croire que je duſſe
» porter. Monſieur de Dorſet
» reprit la parole. —Ma chère
» fille, ajoûta-t-il en m'embraſ-
» ſant, modère cette exceſſive
» douleur ; tu perds un amant ;
» mais tu vas jouir de biens qui

» t'étaient inconnus. Chère Ade-
» laïs, c'eſt moi qui ſuis ton
» père.... Et ſur le champ il m'a-
» prit tout ce que je viens de vous
» dire de ma naiſſance. Enſuite il
» continua: —Tu vas dès aujour-
» d'hui quitter ces lieux; viens,
» ma fille, viens ſécher ces lar-
» mes, dans les bras de ta
» mère—. Mon trouble & mon
» accablement étaient extrêmes;
» mais ces paroles portèrent la vie
» dans mon âme: je baiſai la
» main de mon père. Je le con-
» jurai de me conduire ſur le
» champ vers celle de qui je devais
» recevoir le doux nom de fille
» ..... —Ma chère Adelaïs! dit

» mylord-duc en me preſſant con-
» tre ſon cœur, je n'ai d'autre but
» que ta félicité : ton amant ſera ton
» époux un jour ; mais il faut au-
» paravant qu'il ſubiſſe l'épreuve
» que je lui prépare. Je vais partir
» pour le Dannemarck, il ne te
» verra point durant tout le tems
» de mon abſence : je te défends
» de lui parler, de lui écrire,
» ou de lui faire rien dire de ta
» part : mais je te permets de
» t'informer de lui, & même de
» le voir, ſans en être vue. Sa
» conduite, durant cette abſence,
» les regrets qu'il montrera de
» ta perte, règleront ſon ſort ; ſi
» je ſuis content de ſes ſentimens,

» je vous unirai. Voilà ma réſo-
» lution, que rien ne peut chan-
» ger ; parce que je regarde cette
» épreuve comme le ſeul moyen
» de connaître s'il eſt capable
» d'un attachement ſolide. Je
» veux ſon bonheur & le tien,
» ma chère Adelaïs : ton amant
» eſt le fils de mon meilleur ami,
» de monſieur le marquis de
» Workſop que tu vois ; d'im-
» portantes raiſons forcent ſes
» parens à lui celer encore ſa
» naiſſance. Je conviendrai, ma
» fille, qu'à ſon inconſtance
» près, il eſt digne du ſang dont
» il ſort. Je ſuis ſatisfait des
» ſentimens qu'il nous a montrés ;

» il connaît le véritable hon-
» neur ; je l'ai vû prêt à s'immoler
» courageuſement à ſon devoir :
» il a l'âme forte ; épurons-la, il
» ſera parfait. Que ferais-tu, ma
» chère fille, s'il te négligeait
» après votre union ? Ce ſerait un
» malheur irréparable ; à préſent
» ce n'eſt qu'une bagatelle ; un
» autre choix..... —Ah ! mon
» père, intérompis-je, daignez
» me laiſſer toujours eſpérer dans
» vos bontés—!

» Votre père ſourit de ma ré-
» ponſe, & me donna l'anneau
» qu'il avait au doit. —Je vous
» fais ce préſent, me dit-il, belle
» Adelaïs, au nom de mon fils—.

» Ces mots firent treſſaillir mon
» cœur ; je baiſai la main qui
» m'offrait ce don précieux. Il
» était tard : j'étais accablée :
» mon père m'ordonna de pren-
» dre du repos. Lorſque je ne vis
» plus que l'épouſe de Worth, je
» verſai des torrens de larmes
» dans ſon ſein. —Il oublie notre
» amour, lui diſais-je ! il eſt in-
» fidèle ! ... Ah ! cruel amant !
» toi ſeul empoiſonnes la joie que
» je devrais reſſentir..... Il eſt in-
» fidèle !..... Non, ma mère,
» il ne ſaurait l'être, il ne l'eſt
» pas véritablement.... il eſt trop
» aimé, pour qu'il puiſſe chan-
» ger..... Faudra-t-il, hélas ! vi-

» vre ſi longtems ſans l'entretenir
» de ma tendreſſe—! Voilà ce qui
» m'occupait : je ne ſongeais ſeu-
» lement pas que mon amant &
» moi, nous étions en un inſtant
» paſſés d'un état au-deſſous de la
» médiocrité, au rang des grands :
» je n'avais encore aucune idée
» des avantages de ma nouvelle
» condition, & l'on ne peut
» mettre un prix à ce que l'on ne
» connaît pas.

» Ce fut le matin du jour ſui-
» vant, que ma tendre amie,
» votre charmante ſœur, revint
» m'annoncer le mariage de Beſs
» avec George. La nouvelle m'in-
» téreſſait trop pour ne pas me

» réjouir. Je ne ſais ſi j'aurais pu
» me taire avec Nanny ſur ce qu'on
» m'avait défendu de découvrir
» à perſonne : mais mon père &
» le vôtre ne nous laiſsèrent preſ-
» que jamais ſeules. Je fis devant
» eux pluſieurs queſtions à mon
» amie au ſujet de Beſs Folly.
» Je fus touchée de la réponſe
» que cette aimable fille avait
» faite à Wilkes, lorſqu'ayant
» propoſé ſon fils Georges, il la
» pria de ne point rendre ſon
» époux malheureux, en conſer-
» vant ſon attachement pour
» vous. —*Mon père*, lui dit-elle,
» (*j'ai ſouvent demandé au ciel de*
» *vous donner un jour ce nom*)

» *vous avez détruit une illuſion chè-*
» *rie ; vous m'avez fait connaître*
» *mon devoir ; croyez que je ſaurai*
» *le remplir*—.

» Le même jour nos pères
» m'emmenèrent à Londres. J'y
» trouvai une mère tendre, mon
» frère, & ma ſœur, à laquelle
» on avait donné le même nom
» qu'à moi. Pardonnez, cher
» amant, mais je veux être ſin-
» cère : la vue & les careſſes de
» la ducheſſe de Dorſet ſuſpen-
» dirent pendant quelques mo-
» mens le ſouvenir de notre
» amour, & m'occupèrent toute
» entière : une douceur incon-
» nue qu'elles répandirent dans

» mon âme, l'eſpoir d'être à vous
» que cette aimable mère con-
» firma, me rendirent le bon-
» heur dont j'avais joui. Je ne
» ſais que depuis quelques ſemai-
» nes, qu'on vous laiſſa croire
» ma mort. Wilkes, qui ſavait la
» vérité, penſa que nous étions
» ſéparés pour jamais : il crut
» devoir vous abandonner à vo-
» tre erreur, pour vous guérir
» de votre amour par ce remède
» violent. Imaginez-vous, cher
» marquis, comme mon cœur
» s'eſt déchiré, lorſqu'on m'a dit
» juſqu'à quel excès vous aviez
» porté la douleur, & le péril
» où elle expoſa vos jours! Mon-

» ſieur & madame de Dorſet
» m'ont tous deux aſſurée, que ſi
» les ſoins de votre charmante
» maman n'avaient bientôt fait
» diſparaître le danger, la réſo-
» lution était priſe de me con-
» duire auprès de vous..... Eh!
» peut-être que ma préſence, par
» un effet contraire, vous eût
» été fatale.

» Lorſque vous fûtes à Cam-
» bridge, j'eus la ſatisfaction
» d'être inſtruite de toutes vos
» démarches. Mon père, avant
» ſon départ, avait envoyé lord
» Humfrey à l'univerſité de cette
» ville, pour ſe lier avec vous
» d'une étroite amitié, & péné-

» trer jusqu'au fond de votre
» cœur. Que j'avais de plaisir,
» lorsque mon frère parlait de vous
» dans ses lettres ; qu'il me pei-
» gnait votre éloignement & vo-
» tre insensibilité pour les beau-
» tés les plus séduisantes ; qu'il
» me fesait part de ce que vous
» lui racontiez d'un premier
» amour, dont vous chérissiez le
» le souvenir !

» Nous attendions avec impa-
» tience le retour de mylord
» Dorset : nous touchions à ce
» terme desiré. Nos parens avaient
» projeté de nous unir sans éclat,
» & de vous déclarer votre nais-
» sance, en vous fesant part des
» raisons

» raiſons qu'on avait eues de vous
» la cacher ſi longtems. La mort
» du duc de N**, qui ſurvint alors,
» rendit ces ménagemens inuti-
» les. On en inſtruiſit mon père.
» Il nous ordonna de quitter
» Londres, dès que vous y ſeriez
» de retour. Quelqu'envie que
» j'euſſe de voir lady Nanny,
» que vos parens avaient rapelée
» durant la maladie de votre
» ayeul, il fallut partir, ſans jouir
» de cette ſatisfaction. Je croyais
» que mon frère du moins reſte-
» rait auprès de vous ; monſieur
» de Dorſet voulut qu'il nous
» accompagnât à Hogmagog-Hills;
» & je vous avouerai que ce fut

» par ſes ordres, que lord Hum-
» frey vous preſſa d'écrire le ré-
» cit circonſtancié que renfer-
» ment vos lettres. Son motif
» n'était autre que ſa tendreſſe
» pour vous & pour moi : il vou-
» lait des témoins irreprocha-
» bles de la ſincérité de notre
» attachement, ſuivre pas-à-pas
» la marche de nos cœurs, &
» ſur-tout connaître la manière
» dont vous-même enviſageriez
» vos égaremens. Ce moyen était
» le plus ſûr. Mon frère me mon-
» trait toutes vos lettres. Ce fut
» par elles que je vous connus
» tel que vous êtes ; nous y vo-
» yions éclater l'inconſtance avec

» le plus tendre amour.... Eh ! tous
» les hommes ne vous reſſem-
» blent-ils pas ? Lors même qu'ils
» préfèrent une ſeule femme, ils
» n'en ſont pas moins ſenſibles
» aux charmes de toutes les belles.
» Après que nous avions lu vos
» lettres, lord Humfrey les ren-
» fermait, pour les remettre à
» monſieur de Dorſet lui-même.

» Quelque tems après notre dé-
» part de Londres, on inſtruiſit lady
» Nanny de ce qu'on vous cachait
» encore ; mais en confiant ce
» ſecret, le duc & la ducheſſe
» de N** lui firent une loi de
» vous le taire : & comme il n'eût
» pas été juſte que votre ſœur

» & mon frère ſouffriſſent d'une
» épreuve qui n'était que pour
» nous, lord Humfrey obtint
» pluſieurs fois la permiſſion d'al-
» ler voir ſa maitreſſe, ſans autre
» condition que de vous éviter.
» J'ai quelquefois remarqué dans
» vos lettres, que vous vous plai-
» gniez de l'enjoûment de mon
» amie; pouvait-elle être triſte?
» elle venait de voir ſon amant:
» c'eſt un ſi grand bien de voir ce
» que l'on aime!..... Vous
» comprenez à préſent ces énig-
» mes que lady Nanny vous fe-
» ſait écrire, & celles que vous
» trouviez dans les lettres de
» votre ami. Je vous fis auſſi moi-

» même renouveler vos ſer-
» mens de m'aimer toujours, en
» exigeant une copie de la
» lettre que vous renvoyait mon
» frère : c'était une occaſion trop
» belle de ſatisfaire ma tendreſ-
» ſe, ſans deſobéir à mon père,
» pour la laiſſer échaper.

» Je ne puis vous dire com-
» bien je ſouffrais de votre embar-
» ras & de votre inquiétude,
» quoique je ſuſſe que bientôt
» on devait les faire ceſſer. Je
» jouiſſais de votre tendreſſe; je
» ne formai plus (& je ne forme-
» rai jamais) qu'un ſeul deſir,
» c'était de la couronner. Eh!
» quels mouvemens m'agitaient,

» lorſque mon amant feſant lire
» ſon ami juſqu'au fond de ſon
» cœur, lui marquait tout ce
» qu'il avait reſſenti à la ſeule
» vue du portrait de ma mère,
» qu'on lui donnait pour le mien!
» .... A préſent, cher marquis,
» me trouvez-vous tant de *généro-*
» *ſité?* croyez-vous encore que
» ma *façon de penſer ſorte de la na-*
» *ture?*..... Mais vous avez raiſon;
» il n'eſt rien dans la nature d'auſ-
» ſi tendre que mon cœur.

» Tandis que mon amant en
» proie à ſa douleur, était égale-
» ment incertain par les choſes
» qu'on lui diſait, & par celles
» qu'on était forcé de lui taire,

» qu'il redoutait & desirait ma
» vue, on cherchait à soulager
» l'ennui qui me dévorait. Ma
» mère revint attendre monsieur
» de Dorset à Londres. Il n'est
» pas nécessaire de vous expli-
» quer que ce fut effectivement
» ma voix que vous entendites
» sous le berceau, dans le jardin
» de Londres, le jour que lady
» Nanny vous montra la lettre
» que mon frère venait d'écrire
» en mon nom; ni de vous dire
» le motif qui m'engagea à me
» servir de la main de lord Hum-
» frey.

» Lorsque monsieur de Dorset
» fut arrivé, vos lettres, que lui

» montra mon frère, le rempli-
» rent de joie : elles le convain-
» quirent que vous étiez dans
» les diſpoſitions qu'il deſirait;
» il ne douta plus que vous ne
» fiſſiez le bonheur de ſa fille.

» Mon père ayant réſolu qu'on
» ne vous cacherait plus l'arrivée
» de la ducheſſe de Dorſet, il
» voulut que ma ſœur paſſât dans
» votre eſprit pour celle qu'on
» vous deſtinait. Je tremblai; je
» fus jalouſe, injuſte; moi qui
» ſuivais auparavant à la lettre
» le précepte de Pope (*), je

(*) „ Heureuſe celle ..... qui ſe plaît à
„ contempler les charmes de ſa ſœur; dont

» ſouhaitai que ma ſœur eût
» moins d'attraits. —S'il allait
» l'aimer, diſais-je à lady Nan-
» ny! .....: Ma ſœur eſt plus
» belle que moi: il croira prou-
» ver, en s'attachant à elle, ſon
» obéiſſance à ſes parens, & ſon
»amitié pour mon frère.....
» Non, ajoûtais-je, je crois que
» je ne lui en voudrais pas, s'il
» devenait infidèle: l'épreuve eſt
» trop forte—. L'aimable lady
» Nanny tâchait de bannir ces
» frayeurs: elle me repréſentait
» ſur-tout que ma cadette avait
» un amant, qu'elle devait épou-

» l'oreille n'eſt point bleſſée des ſoupirs
» qu'excite ſa fille! *Pope.*

» ser le même jour que nous
» serions unis. Tout cela ne
» me rassurait pas..... Ah !
» qu'il fut doux ce moment, où
» ma sœur (un peu mortifiée, je
» l'avouerai) vint elle - même
» m'annoncer mon triomphe, ou
» plutôt mon bonheur ! —On
» vous aime, me dit-elle; toutes
» les femmes ne sont rien auprès
» de vous..... Je voudrais pour-
» tant bien lui faire sentir.....
» Il ne m'a rien dit..... mais ab-
» solument rien..... Il est des
» égards, dont les plus indifférens
» se font un devoir : mais rien !
»..... on a paru gauche : on a
» voulu déposer cet air pensif,

» éclaircir ce front chargé de
» nuages ; affecter de l'enjoû-
» ment..... —Eh-bien ? inté-
» rompis-je. —Eh-bien ! on réuſ-
» ſiſſait au plus mal : à tout ce
» que j'ai dit, on répondait in-
» génieuſement *oui* & *non*.....!.
» Je ſuis piquée..... Non que
» je vouluſſe captiver un cœur,
» tandis que je mets toute ma
» félicité à être aimée du mar-
» quis de Rockingham ; mais
» n'avoir pu toucher, du moins
» pour quelques momens, le
» cœur d'un homme qu'on m'a-
» vait peint comme ſi prompt à
» s'enflâmer !..... C'eſt, dit-on
» le plus inconſtant de tous les

» hommes ? Je n'en crois plus
» rien : ſa fidélité a peu d'exem-
» ples, ſa froideur & ſon inſen-
» ſibilité en ont peut-être moins
» encore —.

» Votre lettre à mon frère con-
» firma ce que ma ſœur nous
» venait de dire. Monſieur de
» Dorſet la lut avec nous : il en
» fut charmé : & ſavez-vous quel
» effet elle produiſit ? Mon père
» voulut prolonger une incerti-
» tude, qui vous mettait dans une
» ſituation intéreſſante pour nos
» parens ſeuls, mais également
» pénible pour vous & pour moi.
» Afin de jouir plus longtems de
» cet innocent plaiſir, Monſieur
» de Dorſet ne préſenta pas lord

» Humfrey à la cour : il attendit
» que nous fussions partis de Lon-
» dres pour lui ordonner de s'y
» rendre. Je fus témoin de votre
» joie mutuelle, lorsque vous
» vous vîtes à Saffran-Walden (*)
» chez le marquis de Rockin-
» gham. Les regrets que vous
» montrâtes à lord Humfrey d'a-
» voir mortifié celle que vous
» croyiez votre amante, firent
» briller toute la délicatesse de
» vos sentimens. Assy (**) (c'est

(*) Bourg à cinq milles de Barkway. C'est le seul endroit du royaume d'Angleterre où l'on recueille du saffran.

(**) C'est l'abregé d'*Adelaïde*, ou *Alice*; comme en français, *Lise*, *Lisette*, *Alison*, *Lison*.

» le nom que nous donnons à
» ma ſœur) n'avait employé le
» reproche & la plainte avec
» vous, que par les ordres de
» mon père & de monſieur le duc
» de N**. Enfin monſieur de
» Dorſet, touché de vos ſenti-
» mens, qui n'avaient rien que
» de raiſonnable, a préparé le
» dénoûment que je deſirais avec
» tant d'ardeur, en vous apre-
» nant par un billet anonyme,
» que celle que vous pleuriez
» pouvait encore être à vous.
» Que je fus flatée de votre em-
» preſſement à voler à Hogma-
» gog-Hills! vous vous éloigniez,
» mais c'était pour me chercher.

» Tandis que vous alliez au
» château, nous nous diſpoſions
» à nous y rendre. Nous arrivâ-
» mes le lendemain. Notre dé-
» guiſement a fait que dans cette
» occaſion, en me voyant moi-
» même, vous m'avez priſe pour
» ma ſœur. Lorſque je vous ai
» retenu, j'ai vu votre émotion,
» & je la partageais. J'ai paſſé le
» reſte de ce jour avec madame
» la ducheſſe de N**, ma mère,
» lady Nanny & ma ſœur. Ce
» matin, monſieur de Dorſet vous
» ayant fait remettre ſon ſecond
» billet anonyme, par ſes ordres,
» je me ſuis éloignée pour quel-
» ques heures.

VOILA, mon cher marquis, les éclairciſſemens que j'avais à vous donner. Nous allons être réunis pour toujours : dès ce ſoir peut-être nous nous jurerons une éternelle conſtance: je me donnerai toute à vous. Quel bonheur! toutes les facultés de mon âme ſe réuniſſent, & peuvent à peine en ſoutenir l'impreſſion délicieuſe. Je prévois celle que cette nouvelle & ces caractères qu'a tracés la main de votre amante, feront ſur vous. Tâche, ô mon cher mari, de te modérer: c'eſt la ſeule prière que te fait l'heureuſe

ADELAIS DE DORSET.

XXIII.me LETTRE;

de lady NANNY DE N**,

à BENNET WILKES.

Hogmagog-Hills, le même jour à midi.

JUSQU'A préſent tout va bien, mon papa : mon frère ſait qu'il va revoir ſon amante ; c'eſt elle-même qui vient de l'en prévenir. Une âme dont les touches ſont ſi délicates, qui ſent auſſi vivement que la ſienne, avait beſoin de tous ces ménagemens. Venez le plutôt que vous le

pourrez, avec toute votre famille : mon père veut abſolument que vous teniez une place honorable à cette cérémonie. En mon particulier, je vous aſſure que votre préſence augmentera mon bonheur.

Mais ce n'eſt pas tout, votre Frank, que vous nous envoyâtes hier, a cauſé la plus grande frayeur à lady Dorſet. Vous ignorez qu'il ſe mêle de deviner, de pronoſtiquer. Nous nous entretenions ſeules chez elle, lorſqu'il nous a fait prier de l'entendre un moment: Je ne m'en ſouciais pas : mais lady Dorſet, qui ſe plaît à revoir tous ceux qui

furent connus de ſon amant, a voulu qu'on le fît entrer. Il était muni d'un vilain livre, dans lequel il nous a dit de piquer au hazard, nous aſſurant que par-là nous découvririons tout ce qui doit nous arriver. Je refuſais encore : mon amie balançait : enfin elle a tiré l'épingle à diamant de ſes cheveux, &, ſans regarder, elle l'a placée à la fin du volume. Nous l'avons ouvert auſſitôt; mon amie a lu ce paſſage :

Guidé par le génie Baiſitiding, *le jeune prince* ô-Ribaud *parvint au pied d'une*

colline ſur laquelle une antique palais était bâti. Au-deſſus, l'on voyait voltiger des Griffons & des Rocs. Dès qu'on aprochait des portes du palais, ces terribles oiſeaux feſaient entendre des cris perçans, & deux monſtres diffórmes ſe préſentaient pour écarter les téméraires. Le premier reſſemblait à un Chancre marin, il était d'une énorme groſſeur, & l'on pouvait juger qu'il avait à-peu-près trois cents pieds de long, ſur environ neuf cents de circonférence. On lui

comptait cent-cinquante pattes, & chacune pouvait d'un ſeul coup abatre dix hommes ; il leur plongeait ſes griffes dans le corps, & leur déchirait le cœur avec ſes ſerres : il ſe nommait Aponoſéromènes : *l'autre était un affreux Papillon, dont les aîles couleur de feu, ombrageaient chacune dix arpens : ſa trompe, incomparablement plus forte que celle des éléphans, pouvait enlever cent hommes à la fois, & les lancer à plus d'un mille : mais il s'en ſervait peu : il ſe plaiſait à*

chatouiller légèrement ſes victimes, avec ſes pattes veloutées, & les feſait mourir en riant : ſon nom était Aganeuréma.

Le Génie, tant que ces deux monſtres étaient en liberté, ne pouvait aborder la colline. En quittant le jeune prince, il l'aſſura que ſon amante était dans le palais, & lui recommanda d'éviter également les griffes crochues de l'hideuſe Écreviſſe, & les pattes de velours du monſtrueux Papillon. —L'un hâpe en entrant, lui

dit-il, & l'autre attend à la ſortie —.

Ravi de joie, ô-Ribaud *compte pour rien le danger. Il brave les cent-cinquante pattes du redoutable Chancre, & s'introduit dans le palais. A ſon aſpect, la Fée qui ne l'attendait pas ſitôt, friſſonna. Elle aimait le prince, & voulait le favoriſer. C'était pour aſſurer ſon bonheur, & lui faire mieux ſentir le prix de* Pucellomany, *qu'elle avait enlevé cette belle princeſſe. —Téméraire, lui*

cria-t-elle, où te conduit ton mauvais ſort ? Si tu veux m'en croire, quitte ce château ſans voir ton amante : je ſaurai, à cette condition, aſſoupir Aganeuréma ; *mais ſi tu la vois, vous périſſez tous deux, & je ne puis rien pour vous ſauver. —Que je meure, s'il le faut, répondit l'amoureux prince : mais que je revoye le charmant objet que j'adore, celle que vous-même, cruelle, m'avez ravie—. La Fée ſoupira trois fois ; car elle ne pouvait s'oposer à ſes deſirs, &*

& Pucellomany, *plus belle que jamais, parut aux yeux de ſon amant tranſportté. Il eſt impoſſible de peindre leur raviſſement : ils oublièrent la Fée & tout l'univers. A l'inſtant, un cri terrible ſe fait entendre. De noirs Génies, conduits par* Nigriperforimoth, *détruiſent le palais :* ô-Ribaud & Pucellomany *s'éloignent, & tombent, hélas ! ſous les pattes du gros Papillon. La princeſſe deſolée voit ſon amant auquel un ris ſardonien fait perdre ſes forces, tourner vers*

elle ſes yeux mourans, & les fermer auſſitôt. C'en était fait, ſi Sacripandidondanuk, *touché de repentir, ne ſe fût tranſporté ſur les ruines du palais enchanté, par la vertu de l'*Anneau-vivant : Mijoridindinamy *l'accompagnait. La préſence de cette jeune beauté engourdiſſait tous les monſtres qui n'étaient pas de l'eſpèce humaine. Dès que le Papillon l'eut aperçue, il ſe pancha ſur le côté, battit des aîles, & s'endormit.* Baiſitiding *accourt, le hâche en morceaux ;*

Nigriperſorimoth *s'adoucit ; la Fée rebâtit ſon palais ;* ô- Ribaud *épouſe* Pucellomany, *& tout le monde fut heureux.*

Dès que mon amie eut achevé de lire : —Tremblez, madame, lui dit Frank ; un malheur épouvantable vous menace : conſultez votre cœur : ce qu'il vous ſuggerrera peut ſeul vous le faire éviter : croyez que cet avis m'eſt dicté par un zèle ſincère, & par le deſir de réparer le mal que j'ai fait autrefois—. En même-tems il ſort, & fuit. Mon amie eſt raiſonnable, & nullement ſuper-

ſtitieuſe : mais l'amour croit & craint tout ; j'ai vu ma chère Adelaïs éperdue, & que rien ne pouvait raſſurer, répandre des larmes. Enfin elle eſt plus tranquille aujourd'hui. Mais, ſans me dire quel eſt ſon deſſein, elle m'oblige à vous recommander d'amener avec vous cet enfant ..... Vous m'entendez ..... Elle le veut abſolument ; c'eſt une ſatisfaction qu'il faut lui donner. . . . . .

Cependant je ne ſais que penſer. Je ne me fie point du tout à votre Frank : c'eſt un ſcélérat. Si ſon deſſein était..... Mais lady Adelaïs eſt inſtruite de tout ;

ſes parens le ſont auſſi.....
Faites ce que mon aimable ſœur demande. . . . . .

Lord Humfrey & le marquis de Rockingham arrivent dans l'inſtant..... Voici le moment tant attendu : mon frère & ſa chère Alice vont ſe voir..... Je ne ſais pourquoi le cœur me bat..... Je voudrais bien que vous vous ſerviſſiez de la chaiſe que monſieur le duc a laiſſée à Newmarket, & que vous arrivaſſiez avant cette ſcène touchante..... Oui, mon cœur me le dit : la vue de ſon fils fera dans mon frère une diverſion peut-être néceſſaire..... J'ou-

bliais de prier miſtriſs Beſs de vous accompagner : lady Dorſet l'en preſſe.....

Lord Humfrey me quitte : mon frère eſt avec lui : je vais demander à mon père & à mylord, qu'on vous attende pour faire paraître lady Adelaïs, qui revient avec madame de N** & miſs Aſſy, de Saffran-Walden. ... .

Ils y conſentent : mais hâtez-vous..... Une âme inſenſible végète avec lenteur dans la maſſe épaiſſe dont elle eſt environnée : ſes ſens ne lui tranſmettent que des idées affaiblies : à peine aperçoit-on ſur l'automate le ſigne du ſentiment. Mais Auſtin

de N** ſaiſit tout : ſon âme de feu pétille, s'embrâſe, & ſe conſumerait elle-même, ſi l'on ne tempérait la vivacité de ſes mouvemens : il faut émouſſer également pour lui l'aiguillon du plaiſir & celui de la douleur. Adieu, mon papa. Venez être ſpectateur du bonheur de *votre fille* : c'eſt un nom que je veux toujours porter ; comme vous eûtes toujours pour moi les bontés & le cœur d'un père.

ANNE DE N**.

VINGT-QUATRIÈME & DERNIÈRE LETTRE;

du marquis de Worksop, à lord HUMFREY, à Londres.

Hogmagog-Hills, lundi 6 mai, 1 h. après minuit.

GEORGE Wilkes vole sur tes pas, cher Humfrey, pour te ramener dans des lieux où l'on ne voit plus règner que l'allégresse. Le danger qui vous a tous fait trembler, n'existe plus : l'Amour est l'Apollon & l'Esculape des amans :

il eſt pour moi tous les dieux enſemble. A la face des autels, nos parens & le miniſtre Sampſon viennent de rendre ſacré ce nœud indiſſoluble formé par nos cœurs, il y a longtems. Adelaïs me donne l'immortalité, cher ami; le ciel n'a pas voulu m'ôter une vie à laquelle la plus vertueuſe & la plus tendre des femmes attache ſon bonheur; non, il ne l'a pas voulu; Adelaïs, le plus bel ouvrage de la divinité, ſon adorable & vivante image, a ſuſpendu le coup fatal. Reviens, cher ami; je n'ai beſoin ni du docteur *Pringle* (*), ni des remè-

(*) Médecin de la Reine, & très célèbre.

des de *Townſhend* (*); ta vue ſeule m'eſt néceſſaire.

Me pardonneras-tu d'avoir retardé ta félicité ? Sans moi, tu t'enivrerais à préſent dans les bras d'une tendre épouſe..... C'eſt moi, moi ſeul, qui t'éloigne de ton amante ; ou plutôt, c'eſt ton amitié..... Prêt d'aller à l'autel, tu quittes celle que ton cœur adore..... tu l'as quittée pour ſecourir ton frère & ton ami..... Pourquoi n'avait-on pas avancé le moment où je devais revoir celle qui fait ma joie, ma vie, ma félicité?..... Mais, que dis-je? je l'attendais; j'étais prévenu; cependant je n'ai

(*) Fameux apothicaire de Londres.

plus été maître de moi, lorſque je l'ai vue..... Mets-toi, pour un moment à ma place : on m'introduit dans l'apartement de ma mère ; une jeune fille, belle comme Pſyché lorſqu'elle ſubjugua l'Amour même, parée de la main des Grâces, était à ſes genoux. Mes regards troublés ſe fixent avidement ſur elle... Quand je l'aimais, quand je l'adorais, dans d'autres tems, je n'aurais pas imaginé qu'elle pût devenir plus belle encore..... Elle m'aperçoit : —Cher amant—! s'écrie-t-elle..... C'était la voix d'Alice : à peine j'ai le tems de la reconnaître ; elle eſt dans mes

bras : ſes tranſports, ſes careſſes n'étaient point contraintes par la préſence de ſa mère, de la mienne..... Et moi, mon ami, & moi, vivement ému, ſaiſi, ravi, comblé ..... je n'ai pu ſoutenir l'excès de mon bonheur.

Cher frère, c'eſt aparemment dans cet inſtant que tu m'as vu ..... Ah ! qu'il eſt doux d'être aimé ſi tendrement ! ..... On dit que tu t'es précipité ſur moi ; que tes larmes m'ont inondé ; & que tout-à-coup te levant, plus prompt que l'éclair, ſans attendre, ſans t'informer, toi-même as volé chercher les ſecours qu'exigeait mon état..... Cher

ami, en partant, tu vis ton adorable ſœur éplorée, chercher à ranimer ſon êpoux par le feu de ſes baiſers : je revins à moi-même ; mes yeux ſe fixèrent ſur Adelaïs, pâle, tremblante : —Veux-tu que je meure, me diſait-elle ! ..... le plus beau de mes jours deviendra-t-il le plus funeſte. N'aurai-je donc toujours été près du bonheur, que pour le voir m'échaper—! Cher Humfrey, ces mots ont rempli mon cœur d'effroi : un mouvement de crainte l'a reſſerré : j'ai remarqué qu'Adelaïs feſait ſigne à quelqu'un d'aprocher : mes regards ſuivent les ſiens ; ami ! j'aperçois un enfant

que ma mère recevait des bras de ſa nourrice ; l'épouſe de George Wilkes, cette Beſs jadis abuſée, l'accompagnait : c'était mon fils. Je ne l'avais pas encore vu. Que d'idées il m'a retracé ! .... J'étais immobile, les yeux baiſſés vers la terre.... Tout-à-coup la voix de la nature ſe fait entendre au fond de mon cœur. Je m'avance vers lui..... Ma divine amante attendait ce moment : elle prend ce cher enfant dans ſes bras, le couvre de baiſers, & vient elle-même reclamer pour lui les careſſes de ſon père. Et s'adreſſant au duc de Dorſet : —Mon cher papa, je vais demander

une grâce. . . . . —Parle, ma fille, a vivement intérompu le duc. —Je voudrais que vous arrachaſſiez le fils de mon époux à l'obſcurité à laquelle il ſemble condanné : dès aujourd'hui je prends le nom & les ſentimens de mère à ſon égard : aſſurez ſon état & ſa fortune, par toutes les précautions que les loix tolèrent (*). . . . Voilà ce qu'il faut

(*) On admet en Angleterre une ſorte d'adoption qui reſſemble beaucoup à celle des romains : Un père a le pouvoir de donner à un étranger le même droit à ſa ſucceſſion qu'à ſes propres enfans ; de déclarer héritier ſon bâtard, &c. Mais il ne peut, lorſqu'il a des enfans légitimes, aliéner les titres & apanages de ſon aîné, qui lui de-

exécuter, ſi vous voulez que je ſois parfaitement heureuſe—.... Mylord Dorſet a gardé quelques inſtans le ſilence : lady Adelaïs eſt venue dans les bras de ma mère, & me tendant la main : —Vous aimerais-je, monſieur le marquis, comme je le dois, ſi j'oubliais cette partie de vous-même?.... Tu pleures, ah ! tu pleures, mon aimable époux ! la joie la plus pure, & non la douleur, fait couler ces larmes précieuſes ; ton fils achève de diſſiper le danger où je viens de voir tes jours—..... Je ne ſaurais, mon

meurent toujours de droit. On ne peut adopter légalement en France.

aimable

aimable frère, t'exprimer tout ce que j'ai ſenti : lady Adelaïs, mon fils, ma mère, la tienne, ton père & le mien, j'aurais voulu les preſſer contre mon cœur tous à-la-fois. —Quelle âme généreuſe ! me ſuis-je écrié : ah ! mon Adelaïs, ma divinité, mon épouſe—!..... Emportés par un ſentiment dont ils n'ont plus été maîtres, le duc de Dorſet & mon père ont apelé le notaire..... Mon fils ne me reprochera pas ſa naiſſance..... un jour il connaîtra cette femme adorable... O lord Humfrey ! l'expreſſion me manque : il n'en eſt point qui puiſſe rendre ce

que ta ſœur m'inſpire de reſpect, d'admiration, d'eſtime & d'amour.

Dans ce moment d'ivreſſe, lady Adelaïs n'a pas oublié le malheureux Frank ; elle a demandé ſa grâce : l'humanité ne ſe fait jamais mieux ſentir aux âmes honnêtes, qu'au ſein de la félicité. Voilà ce qui les diſtingue des mauvais cœurs ; jamais elles ne veuleut être ſeules heureuſes. La compatiſſante Adelaïs a tout obtenu.

Nous ſommes rentrés dans la ſalle où tout le monde nous attendait : nous avons été à l'autel..... De ſaints nœuds m'uniſ-

ſent à celle que j'adore. . . . . Je te cherchais des yeux, tendre Humfrey : tu manquais à ma félicité. . . . . .

Quelle heureuſe nuit, cher frère! ſuccède au plus beau jour de ma vie!.... Malgré toute mon ardeur, je n'ai point, cher ami, précipité l'inſtant de la volupté ſuprême : les moindres faveurs ſont d'un ſi grand prix, quand Adelaïs les accorde! . . . . . Il faut diminuer les ſenſations douloureuſes, en les hâtant : mais prolongeons le plaiſir ; ſentons ſa délicieuſe ivreſſe ; on le double en le différant. O momens! .... Cher Humfrey ! brûlé, con-

fumé de mille feux, rien ne s'oposait plus..... J'ai vaincu cet obstacle charmant, qui jadis sauva son innocence. . . . . Mais que dis-je-là ? Reviens, divin ami; le même sort & les mêmes plaisirs t'attendent : ah! reviens; laisse, ou renvoie ton docteur, &. . . . . .

Eh-bien! qui s'y serait attendu ? Lady Nanny, conduite par son inquiétude, a voulu nous rendre une visite... Elle *tremble pour moi*, dit-elle. Ami, ne vient-elle pas plutôt me reprocher ton absence ?..... Ah!... elle lit par-dessus mon épaule.... Voilà comme les curieuses sont quel-

quefois punies!... Elle regarde ſa ſœur ; elles ſourient toutes deux en rougiſſant..... Dans ce moment, lord Humfrey, qu'elles ſont belles!...

De lady NANNY.

« Mon frère eſt le plus heureux » des hommes : la tendreſſe d'A- » delaïs fait ce miracle ſur celui » qui ne croyait plus au bonheur : » Venez, mon aimable époux ; » mon cœur vous répond que » vous n'envierez rien à votre » ami ».

De la jeune marquiſe.

« Je veux t'écrire auſſi, cher » frère : *Viens être témoin de mon* » *bonheur, & jouir du tien* ».

Enfin l'on me rend ma plume..... Mais George eſt prêt : je ferme ma lettre. Adieu.

A. marquis de WORKSOP.

Le marquis donna ſa lettre : George VVilxes allait partir : mais lord Humfrey, porté ſur les aîles de l'amour, ou plutôt ſur le meilleur cheval d'Angleterre, en huit heures, avait parcouru près de cent milles. Il entrait dans le château, comme le fils de Bennet ouvrait les portes pour en ſortir. Auguſtin de N** l'entend ; il court au-devant du fils de mylord Dorſet, auquel le prompt rétabliſſement de ſon ami cauſe une agréable ſurpriſe. Tout étant préparé, le miniſtre Sampſon unit ſur le champ le généreux lord Humfrey & la belle Anne de Norfolx. Et dans cet heureux jour, le duc de N** &

ſon aimable Sophie, monſieur de Dorſet & ſon épouſe, le marquis Auſtin & ſa touchante Alice, lord Humfrey & lady Nanny, la jeune Aſſy & le marquis de Rockingham, Beſs, Theobald, Bennet & leurs familles n'eurent plus rien à deſirer. Franx, le coupable Franx, en dépit de ſa ſcience prophétique, ne recouvra pas ſa chaſte moitié, qu'un ſoldat du régiment de *Coldſtreamrm-guard* avait enlevée. Seul il verſa des larmes au milieu de la commune joie.

FIN

S. Fiesole, 1896.